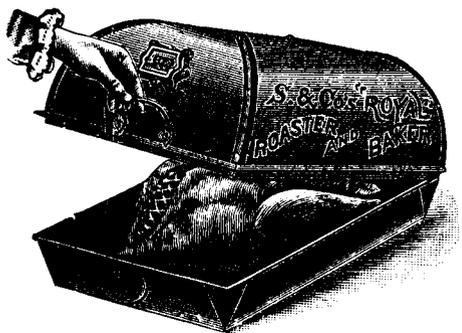


PRIX
\$200

Le coin du feu.

Revue
FEMININE MONTREAL



Rotissoire Royale épargnant 20% de viande, outre dispensant d'arroser le rôti; prix, de \$1.00 à \$2.25 chaque.

Tordeurs de \$5.00 vendus à \$3.00.

Moulins à laver, Cafetières en cuivre viennoises, Balais à Tapis, de \$2.00 à \$5.50. Sonneries Electriques posées à neuf ou réparées à ordre chez

L. J. A. SURVEYER, 6 rue St. Laurent.



Thermometres,
Barometres
Lustruments
de dessin
Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST

The Gendron Mfg. Co., Ltd.,

MANUFACTURIERS DE.....



Bicycles (Safety),
Carrosses d'Enfants,
Etc., etc.

Nouveautés en Rattan et Bamboo.

1908 et 1910 RUE NOTRE-DAME.

VAISSELLES, VERRERIES, LAMPES,
THEES, CAFES ET EPICES.

G. A. DUCLOS & CIE

1785 RUE STE-CATHERINE

-- HUILES --
CANADIENNE -- AMERICAINE
ASTRALE

PHARMACIE DU DR. LAPORTE

I. E. W. LECOURES, GERANT.

1130 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Prescriptions remplies avec soin.

LE

Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison CUSENIER de Paris

Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

Dr. J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN DENTISTE
 No. 20 Rue St. Laurent
 MONTREAL.

Extraction de dents
 sans douleurs par
 l'électricité et a
 anesthésie locale.



ou sans palais d'après
 les procédés les plus
 nouveaux.

Dents posées avec

Telephone 2818.

HEURES DE CONSULTATION : de 9 A.M. à 6 P.M.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,
 No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les
 Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées
 sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées
 sur les Vieilles Racines.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 Rue NOTRE-DAME,
 MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.



Poitrine parfaite,
 par les **Poudres**
 + + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et
 sans nuire à la santé le développement
 de la fermeté des formes de la poitrine
 chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec \$1.00. Six \$5.00.
 notice, boîtes.

En vente dans toutes les Pharmacies
 de première classe.

Dépot général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

— AGENT DE LA MAISON —

... A. DENAEYER & OIE., Bruxelles, Belgique.

ELIXIR DENAEYER

Le tonique le plus énergique dans les maladies de . . .



Poitrine, de l'Estomac,
des Intestins, l'Anémie,
la Convalescence,

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL. Pharmacie BERNARD.

**Une belle Peau est la première
 condition de la Beauté.**

Les personnes qui se servent de l'Eau de Beauté
 "LE VIDO" ont la peau blanche, claire, douce, trans-
 parente, unie et fine.

LE VIDO est une eau composée de plantes aromatiques
 et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la
 peau une douce odeur et en amollissent puissamment les
 callosités.

LE VIDO guérit comme par enchantement toutes les
 maladies de la peau et fait disparaître les rides.

CE QU'ON EN DIT :

..... Je suis tellement satisfaite de l'emploi de votre merveilleuse Eau
 de Beauté "LE VIDO," que je vous adresse l'expression de ma satis-
 faction en vous autorisant à en faire tel usage qu'il vous plaira.

(Signé) Hélène LOYS.

Artiste lyrique de l'Opéra Français.

..... Votre Eau de Beauté "LE VIDO" donne à la peau la souplesse,
 le poli et la carnation désirables. (Signé) E. BLONVILLE,

Artiste de l'Opéra Français.

..... Pour ma part, je ne quitterai pas Montréal sans emporter une
 ample provision de votre produit. (Signé) MONTFORT.

..... J'ai fait usage de votre Eau de Beauté "LE VIDO," et
 j'affirme que je ne connais aucun produit capable de rivaliser avec
 votre préparation. (Signé) Julia HOSDEZ.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce
 que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix : **\$1.00** la grande bouteille

PROPRIÉTAIRE :

THE MONTREAL CHEMICAL CO.

Montreal & New York



Plus de
 Cheveux
 Gris.

L CHEVELURE est la marque distinctive et caracté-
 ristique des différentes races humaines, sa beauté
 est plus ou moins luxuriante en raison de la civili-
 sation des peuples.

UNE BELLE CHEVELURE est aussi le plus attrayant
 ornement de la femme.

Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux
 cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la
 chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous
 servant du

RENOVATEUR
 PARISIEN DE

LUBY

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la
 chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle
 C'est aussi un article de toilette indispensable.

ARCAND FRERES,

Seuls dépositaires pour le Canada des toiles hygiéniques d
l'Abbé Kneipp.

Marchands de Nouveautés

111 RUE ST-LAURENT, Coin de la rue LaGauchetière.

NE

TOUSSEZ

PLUS



AYEZ UNE VOIX

DOUCE ET SONOREUSE.

Employez la Pate de Gomme d'EpINETTE rouge du
Professeur Chevallier.

— 25c. LA BOITE. —

Cette préparation est agréable au goût et sa forme portative la rend bien populaire.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens

Coin des rues Notre Dame et St. Gabriel.

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

FÉVRIER 1895

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE. }

ADMINISTRATION : }
63 RUE ST. GABRIEL. }

SOMMAIRE

A LÉON XIII, <i>sonnet</i> ,	<i>Louis Fréchette.</i>	HYGIÈNE,	••
NOS HOTES,	•••	SAVOIR VIVRE,	•••
AUX DAMES DE MONTRÉAL,	<i>Laure Conan.</i>	ICI ET LÀ,	••••
TRAVERS SOCIAUX,	<i>Marie-Vieuxtemps.</i>	LETTRÉ D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond.</i>
UN ATELIER,	<i>Mme Dandurand.</i>	LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE	
LES ROMANCIERS ET LA PUDEUR,	<i>Météore.</i>	UNIVERSELLE,	•••
LETTRÉ D'UN ROMANCIER,	<i>Marcel Prévost.</i>	LETTRÉS D'AMBASSADRICES,	<i>Marie Dronsart.</i>
CUISINE,	<i>Tourne Broche.</i>	LA MODE,	••

A Léon XIII.

Sur tous les meurt-de-faim qu'épuise la corvée,
Sur tous les révoltés qu'étrangle le carcan,
Sur le vieux monde amer, sur l'éternel volcan,
Comme un soleil de paix une âme s'est levée ;

Grande âme qui tressaille à toute aube révée,
Grand cœur qui, sous le porche ouvert du Vatican,
Nous fait, dans son amour, songer au pélican
Qui se perce le flanc pour nourrir sa couvée !

Oh ! lorsque, sur le seuil des pâles horizons,
Tâtonnant dans l'angoisse, hélas ! nous nous taisons,
Prophète à l'œil de feu, pontife à la voix tendre,

Debout sur le sommet de nos âges frustrés,
Qu'il est beau de te voir, qu'il est bon de t'entendre
Dire à tous les rayons : — Plus de barrière, entrez !

Louis Fréchette.

Nos Hotes.

Ce fut une aubaine pour notre ville que le séjour qu'y a fait le gouverneur général et Lady Aberdeen pendant quelques semaines.

Leurs prédécesseurs ne nous avaient pas gâtés, et la métropole qui offrit souvent l'hospitalité aux représentants de la Reine ne connaissait pas la splendeur des fêtes vice-royales. Ses citoyens sont donc particulièrement reconnaissants aux présents titulaires de la première magistrature du pays d'avoir, en élisant domicile dans leurs murs, inauguré un commerce plus intime et des relations non plus strictement officielles, mais cordiales, avec notre société.

L'éclat des nombreuses fêtes et réceptions données aux Montréalais et la magnifique hospitalité

du couple officiel ont prêté aux réjouissances de cet hiver un charme tout nouveau. Cet élément nous manquera désormais, et la faveur que nos aimables hôtes ont marquée cette année à notre ville leur crée presque des obligations envers sa sympathie reconnaissante.

Il est une attention de Leurs Excellences exceptionnellement gracieuse pour notre nationalité, que je tiens à mentionner. Nous en avons tous été flattés, et je crois qu'on n'a pas dû oublier d'en féliciter publiquement les auteurs. C'est le fait d'avoir, au cours du concert patriotique du 15 janvier, et dans une saynète arrangée pour la circonstance, rappelé un noble épisode de notre histoire sous la domination française, — et

cela, dans notre langue. Ce qui donnait encore plus de prix à la politesse, c'est que les enfants même de Lord et Lady Aberdeen ont joué ce petit drame de la défense de M^{lle} de Verchères contre les Iroquois, dans un français très pur. La jeune Lady Marjorie a joué avec intelligence le rôle de l'héroïne canadienne, et a dit avec un élan chaleureux la tirade patriotique : " *Un gentil homme doit verser son sang pour Dieu et pour son roi !* "

Ses petits frères, les honorables Dudley et Archie Gordon, déguisés en soldats canadiens, étaient de délicieux héros en herbe. Outre la victoire hyperbolique remportée sur les sauvages ce jour-là, ils firent la conquête de toutes les fillettes de l'assistance, et par contre-coup celle des cœurs maternels.

Nous ne pouvions nous empêcher de penser, devant cet hommage rendu à nos anciens héros en même temps qu'à notre langue que les anglais canadiens qui ne croient pas devoir se donner la peine d'apprendre le français recevaient là une bonne leçon !

Nos enfants auront des raisons toutes spéciales de se rappeler la visite de Leurs Excellences. Ils n'oublieront pas de sitôt la royale fête du 15 janvier à laquelle ils ont été conviés, et ces magiques tableaux historiques qui ont soulevé un enthousiasme général. Les petits y ont trouvé les deux éléments que les empereurs romains jugeaient indispensables au bonheur des peuples : *Panem et circenses* : la " crème à la glace " cette ambrosie de la gourmandise infantine et un magnifique spectacle.

J'ai assisté à une autre réunion du petit monde dans la salle de concert de la *High School*. La rédactrice du journal enfantin, le *Wee Willie Winkie*, qui compte à Montréal plusieurs centaines de souscripteurs, Lady Marjorie, recevait ses abonnés. Lord et Lady Aberdeen présidaient à la fête, ayant à leur côté la surintendante du journal à Montréal, M^{me} Clarke Murray. Il y eut une séance de

ventriloquisme, un peu de chant et de musique et — naturellement — des rafraîchissements.

Lady Marjorie et son plus jeune frère, qui décidément est un charmant bambin, figuraient au programme. Ils jouèrent tous les deux un duo de guitare et de *banjo*. Le père, la mère avec leurs enfants nous donnèrent là, inconsciemment, le plus joli tableau de famille qu'on puisse voir : Les exécutants ne pratiquaient leurs instruments respectifs que depuis six semaines, et quand ils s'assirent pour commencer leur morceau, on les recommandât d'avance à l'indulgence de leurs jeunes amis ; l'honorable Archie, dont les petites jambes nues ne rejoignaient pas le plancher, s'acquitta de son rôle avec une application intense, tandis que sa mère, souriant à ses efforts, et penchée au-dessus de lui, lui aidait, je suppose, en comptant les temps. Et tout auprès de sa fille aînée, un peu intimidée aussi, mais accomplissant sa tâche bravement et sans une erreur, Lord Aberdeen — que je vous dénonce comme le plus tendre des papas — couvrait les jolis musiciens d'un regard heureux et jouissait de leur succès.

Après tous ces plaisirs que nos hôtes se sont occupés avec une activité infatigable à nous donner, ils ont, paraît-il, grand besoin de repos. L'un et l'autre se sont en effet prodigués ; je ne voudrais pas être obligée seulement de compter les institutions qu'ils ont visitées, les banquets qu'ils ont présidés, les bonnes œuvres qu'ils ont inaugurées. Tout ce qu'on leur demande au nom de la charité ou de l'intérêt des canadiens rencontre leur chaleureux assentiment, et nos compatriotes peuvent se vanter d'avoir dans la présence du comte et de la comtesse d'Aberdeen, de *vrais amis*.

L'ovation que leur a faite le public à leur départ pour Ottawa n'a jamais été égalée depuis celle qu'on fit à la princesse Louise et au marquis de Lorne lors de leur arrivée au pays. Les étudiants de Montréal la rehaussèrent par leur chaleureux concours.

Aux Dames de Montréal.

Il y a des étonnements bien douloureux — des stupéfactions qui vous renversent.

Il y a des sottises qui sont pires que des crimes... il y a des sottises qui font frémir, qui font rougir, qu'on voudrait pleurer... des sottises absolument incompréhensibles, et qui resteront à jamais des mystères... Or, j'en demande pardon à qui de droit; — la ville de Montréal renferme l'un de ces mystères.

Oserai-je continuer? oserai-je dire ce que j'ai tant de fois pensé?

Il appartiendrait à d'autres qu'à moi d'élever la voix.

Je le sais.

Mais personne ne parle, et le soleil continue d'éclairer une bêtise monumentale.

Pour s'en convaincre, qu'on veuille bien se rendre à la Pointe-Callières. Comme on sait, c'est là que s'établirent les fondateurs de Ville-Marie, et je n'apprendrai rien à personne en disant que là fondation de Ville-Marie est un poème — un poème héroïque — un poème divin.

Pour nous Canadiens français, la Pointe-Callières est un endroit sacré.

L'ombre de Maisonneuve y flotte grandiose, radieuse, dans les brumes du passé.

Aussi, quand on a un peu de fierté nationale au cœur, en passant à Montréal, on veut voir cette Pointe Callières à jamais illustrée par la valeur française. Et l'on s'y rend, songeant à ces preux d'autrefois, qui, avec une abnégation sublime, et pour la seule gloire de Dieu, vinrent s'établir au poste le plus exposé, le plus périlleux de la colonie...

En apercevant la pierre commémorative, on s'empresse... On a hâte de voir par quelles fières

paroles les Montréalais ont rappelé aux passants qu'ils sont nés de la foi et de l'héroïsme français.

Lisez:—

"Near this spot, on the 18th day of May, 1642, landed the founders of Ville-Marie commanded by Paul de Chomedy, Sieur de Maisonneuve. Their first proceeding was a religious service."

Oui, Maisonneuve, c'est ainsi que les Montréalais se sont souvenus... Toi, le chevalier sans peur de la Vierge Marie! toi qui disais en si fier et si noble français: "Je suis envoyé pour fonder une colonie dans l'île de Montréal. Il est de mon devoir, il est de mon honneur d'y aller, et j'irai, quand chaque arbre serait changé en Iroquois." Une inscription en langue anglaise rappelle ton souvenir!...

Passons dans la rue St. Jacques.

Là, vis-à-vis la Place d'Armes — si je ne me trompe — on peut lire sur une plaque de marbre

Near the square afterwards named La Place d'Armes The founders of Ville-Marie first encountered the Iroquois whom they defeated. Paul Chomedy de Maisonneuve killing the chief with his own hands. March 1644.

Toujours de l'anglais. Eh bien! oui — c'est ainsi. Et, je le déclare, quand on a dans les veines du vrai sang français, on ressent une indignation bien amère — bien profonde. Comment une chose si choquante n'a-t-elle choqué personne? Les passants sont-ils si rares dans la rue St. Jacques?

Mais les récriminations seraient fort inutiles. Ce qu'il faut, c'est une réparation.

Pourquoi les Canadiennes-françaises de Montréal ne s'en chargeraient-elles pas?

Laure Conan.

Travers Sociaux.

DE LA HAUTEUR.

Ce travers existe dans notre pays d'égalité. On comprend, on excuse à la rigueur l'excessive fierté d'un homme parti de rien — comme on en voit si souvent parmi nous — et qui par lui-même à su se faire une position enviable.

Ce qui est moins admissible, c'est l'exagération de ce sentiment chez des membres de sa famille ayant moins de raison de s'enorgueillir d'un mérite qui n'est pas le leur et dont ils ne reçoivent le prestige pour ainsi dire que par ricochet.

On voit pourtant cela : l'épouse, les fils et les filles d'un homme en place plus entichés de la grandeur de leur nom que celui même qui l'a illustré.

Lui, le ministre, le magistrat, le célèbre tribun, le capitaliste, quelque vaniteux qu'il puisse être, sait ce qu'il doit aux autres et quelle part de ses succès est due à leur concours, à leur appui ou à leur dévouement. Dans la bataille de la vie dont il est un vainqueur, il a gardé, acquis peut-être, le respect de ses semblables. La sottise seule se croit supérieure au poste qu'elle occupe ; les plus intelligents s'avouent toujours — au moins à eux-mêmes — inférieurs à leur tâche. Mais une famille élevée au-dessus des autres par le talent ou le travail de son chef ne se fait pas toujours une juste idée du réel degré de cette élévation. Elle s'en fait une bien fautive lorsqu'elle se croit obligée de mépriser sa condition primitive et ceux qui y restent après elle.

Il se joue de sottes comédies dans notre société. Celui qui y a vécu seulement cinquante ans peut raconter de singulières expériences sur les fortunes diverses — les *ups and downs*—des familles. Voici, par exemple, un homme sans fortune, mais occupant une haute situation politique. Il mène un grand train de maison, roule carrosse, dépense jusqu'au dernier sou de son traitement, et jouit avec sa famille, grâce à une telle prodigalité, de la faveur mondaine. Tant qu'il vit ou qu'il a les moyens de soutenir ce rôle brillant, il demeure un des rois de la société. Mais qu'il vienne à mourir ou à perdre son poste lucratif ; que ses fils ne sachent pas continuer sa réputation et que leurs sœurs fassent d'insignifiants mariages ; de nouveaux venus s'emparent alors de la succession honorifique, et éclaboussent avec les roues de leur voiture cette famille déchue dont les descendants prendront rang peut-être parmi les plus humbles bourgeois, à moins qu'ils ne se relèvent de leur propre force pour dominer à leur tour les enfants de celui qui remplaça leur illustre aïeul.

Cette évolution constante, on le sait, est une des caractéristiques de nos mœurs. Le sentiment de son inévitabilité devrait tempérer d'un peu d'humilité l'arrogance de certaines gens ; il semble plutôt redoubler l'orgueil de nouveaux arrivés pénétrés

de l'instabilité de leur gloire et en entrevoyant le temps fatal.

La suffisance des sots est en général une manie assez inoffensive et plutôt amusante quand elle ne s'aggrave pas d'un mépris injurieux pour le prochain, d'injustice et d'ingratitude.

La hauteur et la fatuité au reste, toutes niaises qu'elles sont, ne demeurent pas étrangères à quelques gens intelligents. C'est à eux que notre critique s'adresse ; c'est eux qu'elle voudrait convaincre.

Je ne suis pas de ceux qui rêvent l'anarchie dans la société et se révoltent contre ses classifications, contre " cet ordre qui fait l'ornement de Rome pendant la paix, et sa force pendant la guerre " disait Tite Live.

On n'effacera jamais d'ailleurs les distinctions sociales. Il y aura toujours dans le plus égalitaire des états des " premiers citoyens " et des " chefs " à la tête des plus farouches anarchistes. Rien ne peut empêcher que parmi les frères humains règne l'inégalité morale dont l'autre plus apparente n'est que le corollaire ; l'on ne saurait faire que l'estime, l'admiration, la vénération de la masse, en éliminant ses favoris et ses fétiches, ne rétablisse sans cesse les différences de condition derrière la charrue niveleuse du socialisme.

Je ne prévois pas qu'on puisse dans le dictionnaire, supprimer les mots " malheureux, " " incapables, " " nonchalants, " " imbéciles, " " badauds " ni qu'on arrive jamais à corriger chez les enfants d'Adam les défauts que ces mots représentent et qui sont les éternels facteurs de l'élévation des uns au détriment des autres.

Cette antique tradition de la famille humaine qui la divise en groupes homogènes est donc naturelle et raisonnable. Le mieux est de l'accepter, même quand on se trouve devant les abus du système.

Si je rencontre un homme nul ou inférieur, occupant un haut emploi, je m'incline devant la dignité de sa charge tout en regrettant qu'elle soit si mal remplie, et je ne lui conteste pas la première place à laquelle son titre lui donne droit.

Quoique dans notre pays, grâce au mode gouvernemental, les opinions politiques soient la première considération pour l'accès ou l'exclusion des charges, il y a de grandes chances pour que

le mérite reçoive aussi quel'attention, car les partis récompensent d'abord ceux qui se sont distingués dans leurs rangs. Je ne nie pas que ce régime ne laisse encore une voie ouverte à l'intrigue et à la brigue. Tout haut fonctionnaire doit trouver dans cette possibilité même qui rend suspecte aux yeux d'un grand nombre les nominations les plus judicieuses, un motif d'humilité. "*Il n'y a pas d'homme nécessaire,*" a dit je ne sais quel sceptique. Cette maxime est surtout vraie pour lui qui ne serait certainement pas où il est si un autre parti que le sien eut été au pouvoir.

Les familles qui s'exagèrent leur mérite personnel et tirent trop grande vanité des honneurs toujours passagers et précaires, quelles qu'en soient la cause et la raison, sont donc ridicules.

Il en est que cet orgueil mal fondé conduit à une conduite pis que ridicule quand il leur fait oublier, dédaigner peut-être, d'anciennes amitiés, des devoirs de famille et des obligations sacrées.

Quel pouvoir peut vous affranchir des égards dus à certains membres de votre famille, à des amis d'enfance? Qui peut vous acquitter de la dette de reconnaissance contractée jadis par vos parents ou par vous-même envers de généreux protecteurs? Rien au monde. Et les pimbêches qui refusent de saluer dans la rue ou de visiter d'humbles mais honorables personnes auxquelles elles sont alliées, ou dont l'amitié fut autrefois précieuse à leur mère, témoignent d'une nature vulgaire; elles commettent une lâcheté. Il faut se sentir au fond bien peu de chose pour craindre de se diminuer en reconnaissant devant le monde de modestes mais légitimes relations. Le véritable orgueil, si l'on se pique de hauteur, serait de les faire accepter au monde, bon gré mal gré. Les rois qui forçaient leur cour à s'incliner devant leur fou et leurs maîtresses sont sous ce rapport de parfaits modèles d'insolence.

Si l'on avait usé envers les familles de certaines mijaurées de la crainte de se commettre avec des inférieurs, j'en connais dont les parents n'auraient jamais franchi le premier degré de l'échelle sociale. Aussi le mépris de ces belles hautaines quand il se retourne contre d'honnêtes gens qui furent autrefois leurs bienfaiteurs, me semble-t-il, non plus seulement risible, mais méprisable à son tour.

Dans une démocratie comme la nôtre, nous avons tous besoin les uns des autres; nulle puissance n'est de longue durée et les orgueilleux qui, paraît-il, sont abaissés dès cette vie connaissent la rétribution plus tôt qu'ailleurs. L'envie y est un trait caractéristique, et pour les superbes, cette jalousie qui fleurit dans les sociétés égalitaires s'accompagne d'une rancune féroce, d'une haine dénigrante et calomniatrice que leur chute même ne désarme pas.

Quand la grandeur déchue est forcée de recourir au travail pour vivre, on lui rend avec usure le dédain qu'elle a prodigué à d'autres malheureuses. Ce en quoi on a tort. Les privations doivent suffire à expier les fautes du passé. Le courage qui accepte et accomplit un labeur, d'autant plus pénible qu'on n'y a pas été habitué, a de plus, droit au respect sinon à la pitié.

L'absurde préjugé encore qui nous fait mépriser le travail ou les femmes s'y livrant par nécessité! nous qui ne valons, qui n'arrivons, qui ne nous maintenons que par le travail!

Il est reconnu que les canadiens-français n'ont pas, comme leurs compatriotes anglais, le génie de la spéculation. Les brillantes qualités et les talents propres à notre race suffisent à nous "faire bien vivre pour mourir gras." Pour ce qui est de thésauriser ou d'amasser de gros héritages, nous n'avons pas le temps d'y songer. Quand par accident un homme d'affaire laisse à ses nombreux enfants une jolie fortune, l'incurie de ces derniers se hâte de disperser cette accumulation insolite, à moins que le papa extraordinairement avisé n'ait assuré, par un système quelconque, l'inaliénabilité du magot.

Ces circonstances produisent pour une large part ces hauts et ces bas dont nous avons parlé, les alternatives de misère et d'opulence si fréquentes dans l'histoire des familles.

D'où vient donc alors que les oisifs et les fortunés d'aujourd'hui professent un si grand mépris pour l'honorable travail auquel leurs mères peut-être ont dû recourir pour leur subsistance ou pour celle de leur famille, et auquel rien ne les assure que leurs propres filles ne seront par forcées de retourner?

La possibilité d'avoir à se pourvoir un jour est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête du

plus grand nombre. Il serait bon que même et, surtout, au sein de l'abondance on réfléchît quelquefois à ce danger dont on voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous arriver en alarmant notre égoïsme nous inspirerait peut-être un peu plus d'humanité envers les familles ruinées qui en sont réduites, après avoir connu des jours glorieux, à *gagner leur vie*. Et l'on ne craindrait pas autant de discréditer son salon et

de paraître moins chic en continuant de recevoir des personnes bien élevées chez qui ce fut autrefois un honneur d'être admis et auxquelles on n'a à reprocher que le malheur d'une pauvreté noblement et courageusement supportée.

La maxime divinement inspirée " Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même," peut encore servir de principe à la plus clairvoyante des diplomaties.

Marie Vieuxtemps.

UN ATELIER.

Dans la nomenclature des artistes canadiens de retour au pays, le nom de M. Gill, fils de M. le Juge Gill, nous a échappé; non pas que nous n'ayons entendu parler de son talent, mais nous ignorions qu'il eut quitté Paris.

C'est l'atelier de M. Coté que je voudrais vous décrire aujourd'hui. Je regrette seulement que mon ignorance technique fasse de ma plume une aussi mauvaise servante de mon admiration.

Je vois bien que tel portrait, tel paysage est la réalité elle-même; je ressens bien à la vue de ce coin de campagne ensoleillée la pure joie, la sensation de fraîcheur que me donnent les champs, et je sais que la vivacité de mes impressions est la garantie du mérite des œuvres que je contemple, comme l'attitude querelleuse du chien légendaire devant son portrait qu'il prenait pour un de ses semblables, était un témoignage de la perfection de ce portrait. Mais je ne saurais donner d'autres raisons de ma satisfaction que la *vérité* de ces tableaux. Pour les initiés, cependant, que de difficultés vaincues n'apparaissent-elles pas! Que d'ingénieux procédés inventés pour rendre un effet de lumière et saisir sur le vif cette chose impondérable, intangible, à peine réelle, qui est un rayon de soleil! Que de finesse d'observation (j'allais dire de profondeur psychologique!), que de délicatesse de touche, que de tact subtil pour donner à ce regard son impression personnelle, son reflet d'âme, cette essence *sui generis* sans laquelle il n'y a pas de physionomie ni de ressemblance parfaite!

Tous ces secrets de métier dont la solution fait des chefs-d'œuvre, échappe à notre œil peu exercé,

qui n'en est pourtant pas moins difficile; au contraire. De plus experts sauront tenir compte des efforts heureux, des obstacles surmontés, et pardonneront, en considération de cela, d'autres insuffisances; mais le spectateur vulgaire lui, mais l'ignorant ne demande tout simplement qu'une chose: c'est l'illusion parfaite, c'est la vie, c'est la perfection.

Je ne me hasarderai pas à formuler sur les ouvrages de M. Coté, qui a sa *mansarde* dans les combles de l'édifice de la *Young Men's C. A.*, des jugements qu'on pourrait trop facilement récuser. Je me bornerai modestement à une énumération.

La première chose qui frappe mes regards en entrant dans ce laboratoire artistique, c'est un grabat, où git—recouverte d'un couvre-pieds élimé sur lequel s'étale un vieux paletot—une forme vague. Ce lit de misère, qui, de prime abord, jure avec l'élégance du lieu, fait déjà bon effet dans l'esquisse d'un tableau représentant *Un intérieur pauvre*, et que j'aperçois sur un cheval, à demi-caché par une draperie discrète. Derrière ce voile on dirait que le rêve de l'artiste se recueille et que la pudeur de sa pensée naissante, à peine dégagée des ombres du néant, y cherche un abri.

Mais tout de suite sur l'un des pans, revêtus de tapisseries originales, d'étoffes anciennes ou exotiques, et peuplés d'une centaine de toiles, une figure m'attire. J'obéis à son appel, et je m'approche: J'aime chez les vieillards la divine douceur du regard où se lit le suprême apaisement de l'âme; j'aime ces bons yeux, dans lesquels la flamme de l'espérance s'est éteinte pour faire place à une souriante placidité—celle que donne la certitude de la

délivrance prochaine. C'est pourquoi je me sens tout attendrie devant le *Portrait de vieille femme* qui m'a captivée de loin. Elle est adorable cette grand-mère, avec ces yeux bleus infiniment doux et cette harmonie des traits qui gardent le souvenir d'une beauté effacée par l'âge. Un bonnet de soie noire tricoté à jour et doublé d'un autre bonnet blanc, moule son crâne dénudé, et sur ses épaules affaissées, sur son dos qui se voûte est tendu le traditionnel mouchoir, ou petit châle de laine, brun, bordé d'une bande de couleur plus claire. Nous l'avons tous vue cette bonne vieille égrenant son chapelet dans l'église de son village, ou se berçant dans sa chaise rustique par les après-midi d'été sur le perron de son humble demeure. Chacun aime l'apparition de sa figure sereine à laquelle le passant le plus indifférent donne un sourire respectueux. C'est donc un plaisir de la retrouver ici reproduite par un pinceau fidèle et — l'on dirait — sympathique.

Mais il faut quitter le visage ami, que je me promets d'ailleurs d'aller revoir à la fin de ce mois, à la Galerie des Beaux Arts, du carré Phillip où il sera exposé. Cette étude de vieille femme est détachée d'un tableau commandé à M. Coté par un banquier de New York. Le sujet en est, une *assemblée de famille*. Il fournit au peintre l'occasion de décrire quelques types canadiens. Justement, voici une tête de paysan qui est d'une réalité saisissante. Je reconnais bien le brave *Baptiste* à la figure rasée (mal rasée par sa main gourde et inhabile ;) ce sont bien là ses traits accentués, sa peau bronzée par le grand air et coururée de rides, ses yeux intelligents, presque sournois. *L'habitant*, que le peintre a dû croquer sur le vif, est chauve. Le derrière de sa tête seul est garni de cheveux blancs, légers comme une soie effilochée au travers desquels transparait la peau rosée. C'est d'une vérité, d'un réalisme à faire croire que ces poils follets et neigeux remueraient si l'on soufflait seulement un peu dessus.

Une autre tête d'homme au crâne déprimé, le masque dur énorme, et comme équarri à grands coups d'ébauchoir — un type de paysan obtus à l'expression bovine — est aussi une étude très poussée et cependant bien caractérisée.

Le peintre réaliste est poète à ses heures, car à côté de ces "documents" humains, à côté de ces

portraits si vrais et peu flattés, la tapisserie sombre s'éclaire d'un coin de jardin radieux : Une jeune fille en robe rose est assise sur un banc à l'ombre d'un pommier. C'est jeune, c'est gai, et si le *Petit Bob* de Gyp va par hasard à l'Exposition de Février à la Galerie du Philip's Square où cette toile, je crois, figurera, il ne manquera pas de dire en la regardant : " Je me rince l'œil."

Le Deuil, qui vous montre une belle rousse les paupières baissées et la tête ennuagée d'un gaze sombre que pique un bouquet de violettes, est d'un sentiment tendre. Les fleurs qui relèvent coquettement son voile noir mettent pourtant une note d'afféterie dans ce poème de tristesse, et elles me font un peu suspecter la sincérité de cette belle douleur. Mais il faut convenir que le contraste des sépales veloutées avec la pâleur du teint et le ton ardent des cheveux est charmant; et il faut pardonner à Pygmalion d'avoir trop orné sa Galatée. J'avise sur la porte même — dont la discrétion m'invite à me rapprocher — une belle lithographie qui a le cachet classique. Le sujet en est un *Ancien gaulois*. C'est celui des ouvrages du jeune peintre qui a eu l'honneur d'être admis au Salon de Paris, l'année dernière.

Je mentionnerai, avant de finir, cette nomenclature, quelques études de nature morte qui me semblent bien réussies, mais que — y mettrait-on la perfection d'un Chardin — je ne saurais considérer que comme une forme d'art inférieure à celle où il entre de l'inspiration. La reproduction impeccable d'une noisette ouverte, d'un verre d'eau ou d'un plat d'oignons n'est toujours qu'une copie servile; et les tours de force que l'artiste déploie dans cette imitation seraient mieux employés, ce semble, au service d'une Idée. Mais il faut admirer le talent et l'habileté, quelle que soit la forme sous lesquelles ils se révèlent. Aussi, malgré mes dispositions à l'endroit des *natures mortes*, me suis-je arrêtée avec complaisance devant la copie d'un coquillage nacré. Pour fixer ces tons fugaces, indécis, faits du mariage subtil ou du heurt de rayons multicolores sur les facettes de la nacre miroitante, l'artiste a dû suivre l'exemple de l'antique Prométhée et aller dérober au Prisme lui-même son divin secret.

C'est égal; j'aime mieux le rendu de l'expression de la bonne *Vieille femme*. Il y a dans la conquête de l'artiste sur la vie immatérielle dont il mêle le fluide aux couleurs de sa palette comme dans ce portrait un mystère aussi et autrement élevé, autrement intéressant. En quittant l'atelier de M. Coté, je ne dis pas adieu à ma vieille amie.

M^{me} Dandurand.

Les Romanciers et la Pudeur.

La lettre de M. Marcel Prévost, insérée ci-après, a besoin de quelques réserves.

Il y a deux points contestables dans son sermon qui renferme de bonnes pensées mais dont la conclusion n'est pas logique.

Le jeune docteur ès-Morale nous dit : "Faites nous des mœurs honnêtes et nous vous conterons de pudiques histoires." C'est trancher bien pres-tement la question. Le rôle de l'écrivain n'est pas seulement de refléter les mœurs dans ses livres. Il a le devoir, il doit avoir la préoccupation de les corriger. M. Paul Bourget, nous l'avons déjà dit, est le chef de la jeune école qui croit à l'influence de la littérature, et qui la pratique comme un sacerdoce.

Celui même qui signe l'article qui suit vient de faire paraître—dans un but de réforme—un livre plein de tristes révélations sur la jeune fille moderne. Ce que Tacite disait des spectacles des Romains est également vrai pour les lettres : "Ces institutions, dit-il, en se corrompant corrompaient à leur tour".

Les mœurs sont l'expression des instincts de la foule, tandis que la littérature est une manifestation consciente et réfléchie de l'esprit d'une élite. C'est donc à cette dernière puissance à prendre l'initiative d'une direction sur l'autre force, comme l'âme doit gouverner la matière.

Le second point sur lequel nous différons d'avec le romancier français c'est quand il semble absoudre George Sand d'avoir écrit les ouvrages "les plus dissolvants" en raison des beaux sentiments qui les animent et qu'ils parviennent à inspirer.

Le laboureur qui sèmerait en égale quantité dans son champ l'ivraie et le bon grain mériterait-il pourtant des félicitations pour la meilleure partie de son œuvre ? Ne doit-il pas plutôt s'attendre à un blâme sévère pour l'avoir gâtée irrémédiablement ?

Météore.

∞ Sans vouloir faire ici une chronique mondaine, je veux mentionner—justement parce que cela sort de la banalité des soirées habituelles — les réceptions du dimanche au St Lawrence Hall par M^{mes} W. Provost, Mathieu et Bureau. M^{elle} Marie Provost, revenue d'Europe il y a une couple de

mois, a eu l'heureuse inspiration d'y donner ses impressions de voyage. Nous félicitons notre jeune amie tout autant pour l'intelligente énergie dont elle a fait preuve en inaugurant le genre des *Causeries* de salon, tout à fait inconnu ici, que pour la manière dont elle s'est tiré d'une épreuve redoutable pour de plus aguerris. C'est en effet avec une aisance gracieuse, un ton dégagé et spirituel que la conférencière improvisée a raconté à ses amis ses souvenirs sur Lourdes, Rome et Paris—la trilogie que Zola a entrepris de décrire dans de volumineux in-octavo.

La mère de M^{elle} Provost fut de son vivant une des personnes les plus charmantes de la société montréalaise. Elle était de *Terrebonne* (la bien nommée) d'où nous sont venus tant de femmes d'un haut mérite et d'hommes remarquables.

Très jeune, M^{me} Provost fit en Europe un voyage instructif. Elle en rapporta de brillants souvenirs et d'intéressantes relations dont ses amies et contemporaines ont gardé la mémoire. L'exemple de cette femme intelligente et si parfaitement distinguée, comme on le voit, n'est pas perdu ; il fait bon en ces temps de relâchement et de nonchalance retrouver les fruits d'une éducation forte au point de vue social aussi bien que chrétien.

Nous arriverons peut-être bien tardivement pour parler à nos lecteurs de la conférence de M. l'abbé Bourassa à l'École Normale. Nos confrères nous auront devancé pour lui décerner les éloges qu'elle mérite. Qu'importe ! Nous ne pouvions passer sous silence cette belle page de littérature que l'amitié émue et diserte d'un jeune confrère dédiait à la mémoire de M. P. J. O. Chauveau. La piété de son souvenir et l'admiration sincère du conférencier pour l'écrivain disparu sut communiquer son émotion et son enthousiasme à ceux qui l'écoutaient, et ce fut pour nous une douce surprise que l'attendrissement de cette plume d'un acier fortement trempé et quelquefois acérée.

Météore.

Lettre d'un Romancier.

Le roman moderne et la vertu de modestie.— Pudeur parlée et pudeur écrite.— Pudeur-bloc.— Pudeur à compartiments.— Relation entre le romancier et son époque.— Conclusion.

Vous vous plaignez à moi, ma chère amie, de l'immoralité, ou, pour mieux dire, de l'impureté des romans contemporains. Il n'en est presque pas un seul, me dites-vous, parmi ceux qu'il faut avoir lus dans son année, si l'on se pique de littérature, qui ne choque la modestie d'une honnête femme par le choix du sujet, par la brutalité des peintures, ou tout au moins, chez les écrivains ennemis des vilains mots et des couleurs crues, par une vive complaisance au péché. En sorte que, partagée entre votre goût pour les lettres et la susceptibilité de votre pudeur, il vous est presque impossible de goûter un plaisir sans mélange aux romans modernes. Une femme honnête, en les lisant, a la sensation d'être à chaque page un peu violencée par un monsieur qu'elle ne connaît pas, ce qui est particulièrement odieux, disait la Cunégonde de *Candide*. Pourtant, on ne saurait se dispenser de lire ces dangereux livres, ou bien il faut renoncer à causer, en visite, à table, partout. La littérature est aujourd'hui, après les scandales mondains, ce dont on parle le plus dans le monde, grâce au discrédit où choit la politique. Le problème qui vous tourmente se résume donc à ce dilemme : Fréquenter des œuvres littéraires choquantes, ou perdre son renom de causeuse intelligente et bien informée.

Avant de vous donner mon avis, permettez moi, chère amie, de vous déclarer toute mon estime pour cette gracieuse vertu féminine : la pudeur. Gracieuse vertu, ou plutôt grâce même, sourire de la vertu. L'écrivain capable de blesser sciemment la pudeur des femmes m'est odieux à l'égal d'un homme qui meurtrirait la joue d'un enfant : il faut le condamner et le proscrire. Car la pudeur, comme la fraîcheur des joues puériles, ne refléurit plus une fois fanée. Faite d'ignorance, d'innocence, d'une certaine chaleur d'âme, d'une précieuse nouveauté de sentiment, tout ce qui instruit l'esprit des misères humaines et injecte dans l'âme la froideur crüe des observations réalistes la diminue et bientôt l'abolit. Voilà pourquoi, dans notre

société contemporaine, la pudeur (je ne dis point la vertu, vous m'entendez?) des mondains doit être d'essence très vivace pour résister à toutes les bourrasques et à tous les piétinements qu'elle subit.

Car je vois bien que vous pouvez, ma chère amie, vous abstenir de lire les cinq ou six bouquins sensationnels paraissant chaque année à Paris : et peut-être, votre chasteté s'en trouvant mieux, votre esprit lui-même ne s'en trouvera-t-il pas plus mal. Je vois bien que vous pouvez aussi vous abstenir d'aller au théâtre, où les spectacles ne contribuent guère à alimenter votre intellectualité. Tout ce que diront de vous vos amis et vos amies, si vous prenez franchement ce parti, c'est : " Madame Une Telle est très collet-monté ", ou : " Madame Une Telle n'est pas une personne littéraire " Petites piqures d'épingle sur votre amour-propre. L'immodestie littéraire mise résolument de côté, votre pudeur va-t-elle être à l'abri ? J'en doute un peu. S'il est une impudeur imaginée et écrite, il en est une parlée, il'en est une...agie. Les plus mauvais livres que lise une femme du monde sont-ils ceux que couvrent d'un papier jaune Lemerre, Ollendorff et Charpentier ? Ne les voit-on pas plutôt offrir leur malsaine littérature dans les salons, reliés en drap de frac et en batiste par les grands tailleurs et les grands chemisiers, reliés en mousseline, en crépon, en soie, en moire, en satin, en taffetas changeant par Jacques Doucet et Laferrière ? De tels mauvais livres ont cela de singulier qu'on n'a pas besoin de les acheter, de les ouvrir et de les lire ; ils se présentent à nous d'eux-mêmes, se manifestent, imposent leur développement et leurs conclusions avec une obstination impérieuse. On ne peut pas les fermer d'un geste indigné, ceux-ci ; on ne peut pas les jeter au feu, ou du moins ces exécutions auraient les plus graves conséquences. Or, je vous le dis en vérité, chère amie, la pudeur d'une femme, comparée tout à l'heure successivement à un sourire et à une fleur, la pudeur, cette chose légère, insaisissable, est pourtant un bloc. Il n'y a pas de demi-pudeur ; il n'y a pas non plus de pudeur à compartiments. L'image choquante reste choquante, quel que soit le procédé usité pour son évocation.

D'où l'embaras, d'où les erreurs des romanciers qui font profession, ou à qui l'on attribue la spécialité d'écrire pour les femmes de la société. Un homme pris entre mille n'a pas naturellement beaucoup de pudeur, et l'on n'en exige pas de lui : un romancier, comme un médecin, comme un avocat, intéressé au spectacle des pires désordres moraux, en a moins encore qu'un homme quelconque. Mais, si ce romancier est seulement un galant homme, il s'imposera, pour parler à son public, les lois d'une pudeur qu'il n'a plus : il s'imposera la pudeur de son public. Or, voici où le malentendu commence : ce public a une première pudeur, fort accommodante, pour ses mœurs, pour ses conversations, pour tout ce qui se porte entre soi, dans le cercle de ses démarches ou de ses entretiens ; il en a une seconde, autrement alerte et sévère, pour les mêmes mœurs, les mêmes conversations, reproduites dans un récit imaginé, et fixées par l'écriture. On jouait ces jours-ci, dans un salon, une comédie écrite par une femme du monde, jouée par des gens du monde : je l'ai entendue ; je vous assure que toutes les plaisanteries y étaient de l'ordre dont se divertissent les périodiques spéciaux que l'on condamne pour ce fait à 3,000 francs d'amende, et l'on fait bien. Ces mêmes gens du monde, à qui je pense en ce moment, je les entendis l'an passé, crier au scandale quand parut la sévère étude de Paul Hervieu : *Peints par eux-mêmes*. Autre phénomène dont s'ahurit encore l'intellect des romanciers ; le monde a une pudeur pour le journal et une pudeur pour le livre. Telle grande feuille du matin reçue dans toutes les familles peut développer en troisième page, sous les rubriques "Tribunaux" ou "Faits divers", les détails les plus minutieux sur les fantaisies piquantes d'un M. Bloch, sur les inaugurations montmartroises de l'avocat Hubert, sur les défenestrations de l'Espagnol Lesteven : le lecteur mondain n'y trouve que le régal d'une honnête curiosité. Mais le bas de "la deux", le feuilleton, est un coin sacré ; la femme qui tombe y doit tomber avec une grâce décente ; même le directeur du journal préfère qu'un blanc de quelques lignes soit le théâtre de cette péripétie. Loin de moi, chère amie, l'envie de railler ces scrupules. Ils sont absolument justifiables ; ils rentrent dans une conception qui m'est chère, celle de la pudeur-bloc. Ce qui me

surprend et me chagrine, c'est l'impudeur de la page voisine, de la conversation, des mœurs, disons le mot. Et quand je dis : des mœurs, je ne veux pas, bien entendu, parler des mœurs déshonnêtes, car on ne peut demander la pudeur aux impurs. Je parle des gens qui font profession sincère de moralité, pour qui les devoirs du mariage sont de vrais devoirs, qui souhaitent élever chastement leurs enfants. Dans ce monde-là je suis choqué, par exemple, par l'aisance avec laquelle certaines mondaines vous déclarent qu'un médecin ou qu'un baigneur n'est pas un homme. Des renseignements qu'on me donna sur les procédés de l'hydrothérapie féminine à Paris me stupéfièrent ; même ce spectacle public des plages, sur la côte normande, la complicité absolue et avouée des costumes et des lorgnettes m'emplit d'incertitude sur le sens précis que revêt dans le cerveau d'une jeune femme de mon temps ce mot exquis de pudeur. Et je crois bien que tous les pauvres romanciers sont dans mon cas, et qu'ils ont perdu, un peu par la faute des lecteurs, le sens juste de la susceptibilité morale d'un public qui, par ses propos et par ses actes, se montre si insoucieusement "dépudoré".

Recueillons-nous, cependant, chère amie, et tâchons de délimiter, par un effort commun, ce que doit être la pudeur de l'écrivain pour respecter celle de son public. D'abord, nous conviendrons que tout livre d'imagination bien fait donne une impulsion, si faible soit-elle, à la moralité du lecteur. Il n'est pas de livre inoffensif, à moins qu'il ne soit proprement pas un livre. Nous tombons d'accord, n'est-ce pas ? que certains romans inspirent le goût (souvent passager, hélas !) du devoir, du sacrifice, voire de l'héroïsme. D'autres sont simplement pervers, par la recherche qui fut en l'esprit de l'écrivain de souiller l'esprit du lecteur. Voilà les extrêmes. La plupart des romans modernes se placent entre les deux. Ils décrivent principalement la passion de l'amour ; ils la décrivent plus volontiers en lutte avec la loi morale ; par là, nous dit-on, ils peuvent de deux façons blesser la pudeur : premièrement, en présentant comme normales et sympathiques des erreurs qui doivent demeurer dans la vie exceptionnelles et haïssables ; deuxièmement, en se complaisant à décrire ou même à indiquer des situations, des attitudes coupables de leurs personnages. Grâce à leurs livres, l'ima-

gination est invitée à évoquer des images illicites, et la volonté de bien faire est peu à peu diminuée.

Ces observations sont parfaitement valables ; elles n'ont qu'un inconvénient (vous pouvez le juger assez léger) : c'est de concurre à la suppression du roman, ou tout au moins du roman passionnel. Ce sera la conclusion d'un grand nombre de bons esprits, et, pour ma part, aimant fort les solutions claires et intégrales, j'inclinerai à celle-ci qui seule sauvegarde absolument la moralité écrite. Car, si vous peignez une passion coupable (et l'étude de la vie vous y contraint), malgré toute la discrétion de vos peintures, vous suscitez des imaginations voluptueuses, ou bien vous serez un exécrationnable écrivain. D'autre part, vous aurez beau proclamer vos sentiments de haute moralité, votre goût pur de l'austérité, vous n'en aurez pas moins fait assister une fois de plus votre lecteur, votre lectrice aux défaillances de leurs contemporains, et par là vous les aurez inclinés à se dire que les défaillances sont encore plus universelles qu'ils ne le pensaient. "Alors (me direz-vous, chère amie), pourquoi les romanciers persistent-ils à écrire des romans passionnels ?" Je vais vous le dire. Nous écrivons de tels romans et nous restons en bons termes avec notre conscience, parce que toute l'argumentation précédente ne vaut que pour des âmes neuves, impressionnables, le contraire des âmes de nos lecteurs. Nos images, loin de susciter leur imagination, gagnent en pudeur à être précisées par nous ; vous imaginez pis que nous, et rien, dans un roman contemporain, n'est plus perversément suggestif que trois lignes en blanc. Quant à vous persuader le peu que vaut la moralité ambiante, les conversations et les journaux vous donnent là-dessus de bien autres renseignements que nos pauvres in-18 jaunes. Vous jugez que j'exagère, chère amie ? Non pas ! Examinez votre conscience, si parfaitement indemne d'actions répréhensibles ; elle vous reprochera une excessive complaisance pour la légèreté morale des gens de chair et d'os que vous fréquentez. Il y a antinomie entre la vie mondaine actuelle, j'entends la vie des honnêtes femmes, et la pudeur scrupuleuse. Voilà pourquoi nous ne sommes pas des romanciers parfaitement chastes.

Chaque société a les écrivains qu'elle mérite : faites-nous des mœurs, je ne dis point pures (j'admets qu'elles le soient), mais pudiques, et nous vous conterons de pudiques histoires.

D'ailleurs, à bien considérer, les romans qui, fidèlement, reflètent une société, s'ils sont lus dans cette société même, ne me semblent pas nuisibles, s'ils se soumettent à la condition que Léon Tolstoï indiquait récemment dans une curieuse étude sur Guy de Maupassant : à condition que l'auteur aime réellement ce qu'il fait profession d'aimer dans son œuvre, haïsse réellement ce qu'il fait profession de haïr. Dans les œuvres de George Sand, les plus dissolvantes des principes sociaux, — *Valentine et Jacques*, par exemple — une telle chaleur de bonne foi anime la périlleuse doctrine qu'elle finit par communiquer à l'âme du lecteur le seul désir de la justice, de la pitié, de la revanche des faibles opprimés ; et ce sont, après tout, de nobles sentiments... "Mais la vérité des peintures voluptueuses, objectez-vous, n'est-elle pas une source presque infaillible de péché ?" Mon Dieu, chère amie, sur ce point particulier, je demeure assez incertain. Il est incontestable que certaines âmes faibles sont suscitées vers le mal par l'évocation des lectures ; mais, s'il faut éviter toute scène pouvant, dans une âme hypothétiquement faible, susciter la mauvaise pensée, il n'y a plus de roman possible. Je sais des imaginations de jeunes femmes pour qui cette phrase : "*Lucien s'assit sur le canapé à côté de sa cousine Sophie*" est un motif à périlleuses délectations mentales. D'autres, au contraire, liront Casanova pour la curiosité des aventures, sans nulle espèce d'impudicité. Alors, quoi?... La question, je l'avoue, demeure pendante. Jusqu'à meilleure solution, je dirai aux femmes trop imaginatives : Ne lisez pas de romans du tout. Et aux romanciers passionnés, je dirai : Quand vous décrivez une scène de tendresse, supposez qu'elle soit lue par une lectrice douée à la fois du tempérament le plus tyrannique et de la pudeur la plus effarouchable.

Car ces deux circonstances s'accordent fort bien. Est-ce votre cas, ma chère amie ?

Marcel Prévost.

CUISSINE

CONCOMBRES À LA BÉCHAMEL.

Faites une sauce avec de la crème, du lait, une pincée de farine et du beurre ; mettez y chauffer les concombres sans laisser bouillir.

CHOUS-FLEURS AU JUS.

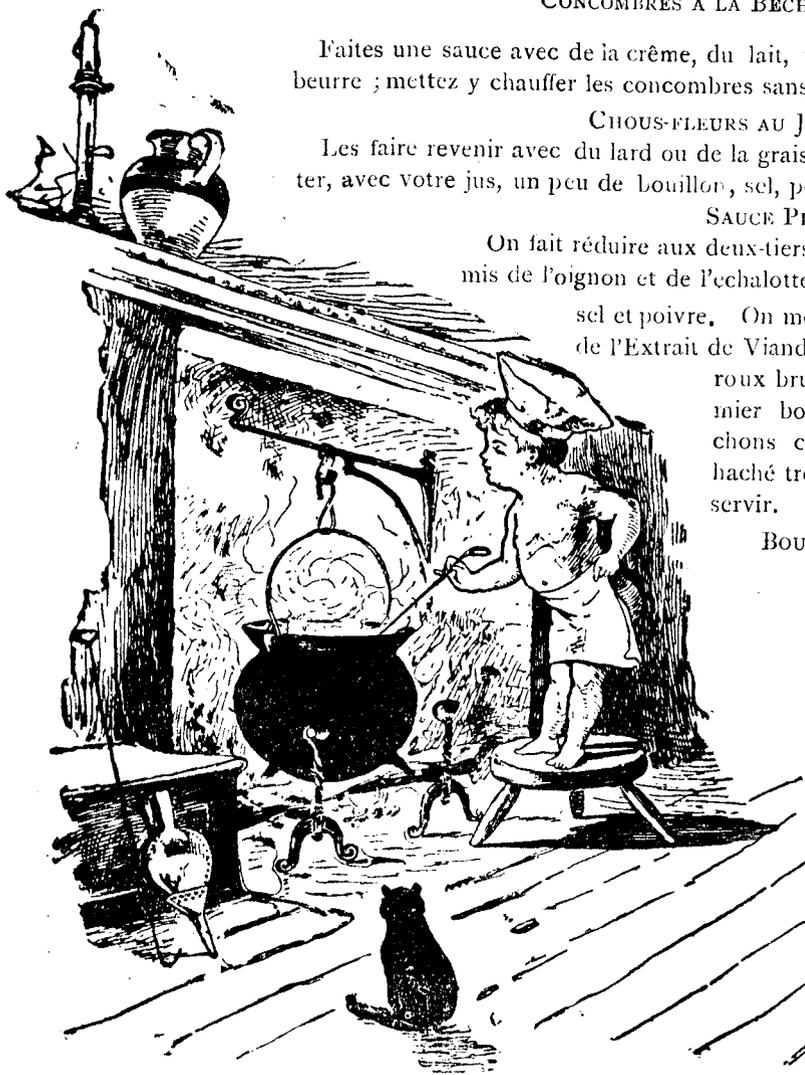
Les faire revenir avec du lard ou de la graisse et un peu de farine ; ajouter, avec votre jus, un peu de Louillon, sel, poivre et muscade. Feu doux

SAUCE PIQUANTE.

On fait réduire aux deux-tiers du vinaigre dans lequel on a mis de l'oignon et de l'échalotte ciselés en dés très fins, avec sel et poivre. On mouille avec de l'eau, ou avec de l'Extrait de Viande Liebig ; on épaissit avec du roux brun (beurre roussi), et au premier bouillon on émince des cornichons confits au vinaigre et du persil haché très fin. Il ne reste plus qu'à servir.

BOUILLON AUX HERBES POUR MALADES.

Deux petites carottes, deux poireaux moyens, quatre feuilles de laitue, huit feuilles d'oseille, deux pintes d'eau, gros comme une noisette de beurre, deux ou trois branches de cerfeuil. Mettez le tout dans une casserole, laissez cuire un quart d'heure, et passez à la passoire. Ce bouillon se sert tiède.



HYGIENE

LES FEMMES GRASSES.

L'embonpoint excessif déforme le corps humain, lui fait perdre toute élégance. La femme se voit engraisser avec terreur, car alors il lui faut dire adieu aux lignes idéales de son profil, à la sveltesse de son buste, à la grâce de sa tournure.

Il y en a qui ont le courage de se soumettre au plus sévère régime, au plus dur traitement pour sauver leur beauté, et bien elles font, car il faut que la femme soit, reste ou devienne jolie.

Un jour l'impératrice Elisabeth d'Autriche s'aperçut que son menton de statue se doublait, que le tour de sa taille augmentait. Elle poussa un cri d'effroi. Eh ! quoi, elle allait perdre cette minceur qui la rajeunissait de vingt ans, son port de déesse marchant sur les nues ? Non, non ; elle ferait tout pour rester la plus belle souveraine de l'Europe. Et, elle, la première écuyère du monde, elle renonça à l'équitation, et se mit à faire des marches forcées, tous les jours, par tous les temps.

Un peu plus tard, ce fut la reine Marguerite d'Italie qui fut menacée par l'empatement. Ah ! elle non plus ne voulait pas perdre sa réputation de jolie femme, et elle prit le bâton ferré des ascensionnistes pour escalader les plus hautes montagnes de son royaume.

Avant elles, Diane de Poitiers marchait tous les jours pour "se maintenir en beauté".

Une femme trop grasse ne peut faire un pas sans souffler comme un phoque, sans transpirer comme une rivière ; elle est lourde comme un éléphant, sa tournure épaisse, le balancement de ses hanches énormes, lui donnent un aspect vulgaire, quelle que puisse être sa distinction native. Ses joues débordantes, ses paupières chargées de graisse lui font un masque repoussant. Elle perd la beauté, la forme, la grâce.

Je ne tracerais pas ce portrait, je n'insisterais pas sur la laideur infligée par l'obésité, si je ne voulais réveiller la coquetterie des femmes qui se sont *lâissées grossir* démesurément, et, si je ne savais que l'on peut remédier au mal, avec du courage et de la volonté. J'ai voulu servir de miroir, avant de faire office de médecin, et si j'ai été dure, c'est pour bien persuader les gens qu'il

est de toute nécessité de chercher la guérison d'une gênante infirmité, guérison qui est à la portée de tous.

COMMENT ON ÉVITE L'OBÉSITÉ.

On éviterait toujours l'obésité si on ne s'abandonnait jamais à la paresse, si on occupait son esprit, si on remuait son corps. Si on était moins ami de ses aises, des longs sommes dans l'édredon, des stations prolongées dans un fauteuil confortable. Avez-vous jamais vu un paysan atteint d'obésité ?

Il faudrait aussi, quand on a tendance à engraisser, vivre avec une frugalité quasi spartiate. Mais le défaut de gourmandise est plus fort que la coquetterie, que le désir de se bien porter. Renoncer à la bonne chair, aux mets succulents, aux vins des grands crus, à la cuisine de haut goût, vous n'y songez pas. Pourtant, voyez : les pauvres diables, qui ne mangent jamais chez Lucullus, ne sont jamais défigurés par une surcharge de graisse.

Allons, secouez-vous, malheureux obèses (car je vous plains, moi). Travaillez, jusqu'à amener la sueur à votre front. Servez à quelque chose. On n'a pas le droit d'être inutile.

Et puis réduisez votre table. Aujourd'hui supprimez un plat, demain un autre. Ces mets trop surabondants, faites-les donc porter chez un pauvre voisin. Vous ferez la charité à deux personnes ; à... vous et à un misérable qui compte peut-être les morceaux de pain.

Prenez pour devise : Travail et frugalité, c'est comme cela que vous vous sauverez.

MOYENS DE MAIGRIR.

L'exercice, même un peu exagéré, est un des grands remèdes préconisés pour ramener le corps à de justes proportions.

Il ne faut pas craindre d'aller jusqu'à la fatigue, car alors la respiration se trouvant considérablement augmentée, les hydrocarbures féculés, sucre, se trouvent brûlés, et on évite ainsi leur transformation en graisse. Cela posé, les habitudes à prendre sont tout indiquées : il faut s'arracher au

sommeil, au lit de très bonne heure ; aller, venir dès le matin. On se couchera tard et on s'imposera un travail intellectuel très soutenu.

Mais il faut accompagner l'exercice d'une extrême sobriété et d'un régime diététique rigoureux, c'est-à-dire proscrire de la nourriture les aliments qui ont une grande influence sur la production de la graisse : Tels sont ceux qui sont riches en fécule et en sucre, en fécule surtout (le blé, le seigle, l'avoine, le riz, les pommes de terre, le tapioca, le sagou, etc.), qui procurent rapidement un embonpoint qu'on est loin de désirer. Pardon de la comparaison, mais voyez la poularde à l'épinette, le repos forcé qu'on lui impose et les pâtées abondantes dont on la gave accumulent les couches de graisse sur son corps ; à côté d'elle, remarquez les animaux carnivores, carnassiers, que l'homme a laissés à l'état sauvage, qui ne connaissent ni la paresse ni les excès de table, engraisent-ils jamais ?

Allons, mesdames, que celles d'entre vous qui commencent à prendre des formes trop majestueuses entendent mon cri d'alarme. Renoncez désormais à entrer chez le pâtissier, tous les gâteaux vous sont interdits, toutes les friandises et châtiments sucrés. Le pain lui-même vous sera parcimonieusement mesuré. Les légumes secs ne sont pas non plus pour vous.

Il faut vous nourrir de viandes maigres, d'œufs, de laitage, de légumes verts, de salades, de champignons, de fruits, etc. Eh bien ! il y a encore de quoi composer de jolis menus. Mais de tout ce qui vous reste permis, mangez modérément, restant sur votre appétit autant que possible. (Dans les civilités puériles et honnêtes, on appelle cela "se retirer de table poli à l'égard de soi-même").

Buvez peu, même en mangeant, et trempez votre vin d'eaux de Vichy, d'Appollinaris, qui ont la propriété d'expulser les gaz du corps, ce qui est à obtenir pour les gens obèses ou seulement un peu trop gras.

Ne croyez pas que le café ait la vertu de vous amaigrir. Le café, au contraire, est propre à faire engraisser, lorsqu'il est bien supporté. Ce n'est pas à la quantité des matières nutritives qu'il contient que ce résultat est dû, mais à son principe digestif. Il facilite si bien la digestion, la rend si complète, qu'aucune partie nourrissante des ali-

ments n'échappe, sous son action, à l'assimilation. Tout ce qui peut nourrir et engraisser est absorbé sous l'influence de ce puissant stimulant. Le thé a les mêmes effets, mais à un moindre degré.

Du courage ; — soumettez-vous au travail et aux privations. L'obésité nuit à la force de l'homme, à la beauté de la femme, à leur élégance à tous deux. Et puis, la respiration est gênée, on a de la peine à se mouvoir, on voit diminuer la puissance des muscles, l'énergie des nerfs, la souplesse, l'agilité des membres.

Les figures les plus piquantes, les plus spirituelles deviennent insignifiantes, les lignes et les traits se perdent dans ce superflu de graisse. Le corps augmentant de volume perd l'harmonie que la nature a donnée à cette structure quasi divine de l'homme.

Enfin, l'obésité vous prédisposerait à l'apoplexie à l'hydropisie. "Les corps replets, a dit Hippocrate, sont plus exposés aux morts subites que les corps grêles." Les gens gras atteignent rarement un âge avancé. Avis à ceux qui aiment la vie.

LES FEMMES MAIGRES.

Les formes anguleuses, l'absence de chair, qui laisse entrevoir l'ossature sous la peau, sont considérées comme une disgrâce pour la femme, d'autant que la maigreur est presque toujours accompagnée d'un vilain teint.

Ayez le courage d'entendre les plaisanteries que l'on fait sur les femmes maigres : "C'est une planche." "Elle est plate comme la main," etc., etc.

N'allez pas croire, non plus, qu'on n'est distinguée qu'à la condition d'être maigre... comme je l'ai entendu dire par de pauvres femmes très sèches.

La maigreur tient parfois à un caractère... désagréable. Je le dis parce qu'on peut se corriger. On se tracasse, on est tatillonne, on se tourmente et on tourmente les autres. On est agitée, impatiente, toujours en mouvement. On perd, à cette vie, la grâce féminine.

L'agitation n'est pas l'activité, l'activité bien réglée, si avantageuse à la beauté, à la santé, à la bonne ordonnance de la vie.

Une femme maigre a, en général, un teint plombé ou brouillé, parce qu'elle se fait du mauvais

sans, comme on dit vulgairement, mais si justement.

Mais, si elle le veut, elle peut devenir blanche, rose, et arrondir ses formes.

MOYENS D'ENGRAISSER.

La maigreur reconnaît souvent pour cause, une alimentation peu abondante, mal choisie, insuffisante ; les fatigues, surtout celles qui sont occasionnées par les travaux intellectuels prolongés, les préoccupations excessives ; enfin, un tempérament nerveux et bilieux, un esprit chagrin.

Kiez, vous engraissez. Tâchez de vous procurer la tranquillité d'esprit. Couchez-vous tôt, levez-vous tard, mais toujours à une heure régulière. Ne travaillez pas avec excès, faites des promenades modérées, lorsque le temps le permet. Prenez vos repas tous les jours à la même heure. Il vous faut une bonne nourriture, abondante, sans excès toutefois. Vous la composerez, en grande partie, de substances farineuses, choisies, de bonne qualité, faciles à digérer, s'assimilant facilement. En première ligne, le pain, les potages aux pâtes, le tapioca et le sagou (le sagou de l'Inde), le gruau d'avoine, le riz Caroline. La viande tiendra une place modérée dans cette alimentation, et sera de bonne qualité. Le premier déjeuner doit se composer de café au lait ou de chocolat. Vous boirez du café noir après le second déjeuner ; un verre de vieux vin de Bordeaux après le dîner ; une tasse de thé dans la soirée.

Vie calme, dénuée d'émotions autant que possible, distractions en famille. Bains tièdes. Et surtout maintenez-vous en belle humeur.

Ainsi vous remédiez à l'extrême maigreur. Une femme *mince*, aux formes graciles peut être séduisante. Une femme maigre est laide, ou, du moins, enlaidit. Un proverbe ardennais assure "qu'on ne voit pas de belle peau sur les os".

UN PEU D'ESTHÉTIQUE.

COQUETTERIES PERMISES.

Il ne suffit pas d'être une bonne femme et une bonne mère pour retenir au foyer son mari, le père de ses enfants. Il faut encore être une jolie femme, une femme agréable. On devient souvent agréable et jolie à peu de frais. En choisissant

pour sa toilette les couleurs qui vont au teint ou s'harmonisent avec la couleur des cheveux. En faisant valoir son pied par une chaussure aussi élégante que possible. En portant parfois des manches flottantes (aux peignoirs d'été, par exemple) qui laissent apercevoir un bras blanc et bien fait, un coude rond. En indiquant la finesse de sa taille par une ceinture, au lieu de porter des vêtements informes. En arrangeant ses cheveux de façon à donner au visage un cadre qui l'adoucisce et à ne pas voiler le dessin de la tête.

Au lieu de cela, que fait-on souvent ? On adore son mari et on ne pense pas à lui plaire ; on porte des robes grises, neutres, qui vous donnent un aspect terne, triste, morne. On chausse son pied d'une pantoufle sans grâce et grossière. On cache toujours des bras qui peuvent être une séduction. On s'habille de peignoirs où le corps est tout d'une pièce du col aux pieds. On tord ses cheveux proprement peut-être, mais sans goût, et sans profiter du secours qu'ils peuvent nous donner pour nous embellir.

Je vous assure que la coquetterie est permise dans une certaine mesure, que nous avons le devoir de paraître avec tous nos avantages aux yeux de celui qui est notre vie. Il nous aimera mieux, plus vivement, plus longtemps. Cela ne vaut-il pas bien quelques peines ? Si nous désarmons, si bon, si doux que nous lui fassions son intérieur, il se laissera fasciner par quelque autre plus habile que nous. Il nous restera peut-être fidèle, nous posséderons peut-être encore son cœur, mais c'est le devoir qui le maintiendra à nos côtés. Il faut que ce soit le devoir *et le charme* ; qu'il ne puisse faire de comparaison désavantageuse entre nous et une autre. Beaucoup de femmes pourront être plus belles que l'épouse, si celle-ci sait profiter de ses dons naturels, et y ajouter par le soin de sa personne et de sa toilette, le mari ne s'apercevra pas des mérites des autres.

On ne doit pas rester indifférente quand le teint se brouille, quand il survient quelque avarie à sa beauté. On remédiera au mal le plus vite possible. En un mot, on ne peut s'abandonner une minute, si on tient à son propre bonheur, à celui de son mari, à celui de ses enfants.

Quand je vois une femme ridiculement coiffée dans son intérieur, vêtue d'une robe fanée et sans

grâce, j'augure mal de l'avenir, si le présent est encore heureux. Mais c'est pour le compagnon de notre vie qu'il faut réserver toutes les gracieuses coquetteries féminines ; c'est pour lui que vous devez être belle, soignée, doucement parfumée. Venez à bout de votre indolence ; ne négligez ni la promenade au grand air ou l'exercice, si vous n'avez pas le temps de vous promener, ni les bains, ni les ablutions, qui vous maintiendront en beauté et en santé.

Servez-vous de votre intelligence pour rester jolie ou le devenir. Ajoutez à la culture physique la culture morale et intellectuelle. Veillez en même temps à tous les détails de votre ménage, occupez-vous de vos enfants. Cette activité du corps, du cœur et de l'esprit est nécessaire à qui veut rester belle et aimée.

Enfin, souvenez-vous que tous les conseils que nous vous donnons ont été réunis avec le secret espoir de vous aider à être heureuse, et n'en dédaignez aucun.

SAVOIR VIVRE.

LA TENUE CHEZ UN HOMME.

Un peu de coquetterie, indiquant un légitime désir de plaire, est permise et même ordonnée. Vous verrez que vous en serez mieux accueilli par tout, parce que ce soin, que vous prendrez d'être agréable aux yeux, flattera l'amour-propre d'autrui. Lord Chesterfield, une autorité,—pour ne pas dire un oracle,—en matière de savoir-vivre, écrivait à son fils : " Un homme bien habillé a encore plus d'influence sur les hommes que sur les femmes."

N'allez pas conclure de là que la question de toilette masculine n'est rien aux yeux de la plus faible moitié de l'humanité. Mais une tenue négligée, dénotant le dédain où l'on tient l'opinion des autres, indispose l'homme contre l'homme, et lui donne envie de rendre mépris pour mépris. Souvent aussi, un homme mal habillé est ridicule aux yeux de ses congénères, qui pensent que cette insouciance de l'apparence extérieure l'empêchera de faire son chemin dans la vie, — ce qui arrive souvent, à moins que l'on ne soit génial.

Toutefois, je n'ai pas l'intention d'envoyer tous mes lecteurs se faire habiller chez les grands tailleurs. Mais je voudrais leur voir accorder quelque attention à leur toilette, et leur persuader, surtout, qu'il faut choisir parmi ses vêtements selon les circonstances. Ainsi, rien n'est aussi absurde, d'aussi mauvais goût, que de se rendre à une fête de village, à un déjeuner de campagne, à une partie dans les bois, en redingote et pantalon noirs, en gilet décollé, en chapeau tuyau de poêle.

En ces occasions, il faut un complet, un feutre ou un melon. Laissez votre redingote dans l'armoire pour les mariages, les enterrements, les vi-

sites, etc., ce sera plus conforme à la véritable élégance...et plus économique. Sachez bien que je ne viens pas vous inciter à des dépenses au-dessus de vos moyens, et qu'il y a avantage à posséder des habits différents, pour les cas divers, afin de réserver les plus beaux et les plus coûteux pour les événements solennels.

Un homme qui a des aspirations d'élégance—ce qui est à encourager, quand elles restent contenues dans de justes limites,—ne s'habille pas, non plus, dès le matin, comme un notaire appelé à dresser un contrat ou à rédiger un testament ; il sait que la redingote et le chapeau haute forme sont inadmissibles jusqu'à l'heure des visites. Cet homme a grand soin de ses vêtements : souillés, tachés, ils sont comme déshonorés. Il ne se couvrira pas, pour aller au travail, d'un pardessus encore mettable avec une toilette de fête. Un jour de pluie violente, par la neige, il n'exposera pas aux intempéries un chapeau neuf, un vêtement frais. Il faut savoir conserver, pour ces mauvais jours, d'anciens habits, qu'on fait nettoyer, réparer, et qui rendent d'inestimables services, le soir, par exemple, pour faire des courses.

En se donnant ces petites peines, tout le monde peut arriver à acquérir l'aspect d'un gentleman.

Il y a aussi, il y a surtout les soins de sa personne. Tout homme peut les prendre. On a toujours un peu de temps pour cela ; l'eau, le savon, un peigne, une brosse ne représentent pas une dépense dont il faille parler. On n'aura jamais bonne façon avec des ongles en deuil ; ces ongles peuvent être rongés par certain travail, on les re-

gardera avec respect s'ils sont nets et propres.

Il y a des mains rudes, calleuses, rouges, abîmées ; croyez-vous qu'on les serre avec moins de plaisir que la main blanche d'un boulevardier, "ces mains sanctifiées par le travail,"—selon la belle expression de George Sand,—si elles ont été bien lavées, si elles ont été débarrassées, à la sortie de l'atelier ou à la rentrée à la ferme, des taches que leur a faites l'honnête labeur ? Pour moi, j'aime leur étreinte *saine*, franche, cordiale, tandis qu'il me déplaît de sentir mes doigts entre certaines mains molles et parfumées.

Une dernière recommandation :

Que votre linge soit beau et même précieux si vous le voulez, mais sans broderies ni fioritures. Et surtout ne portez que les bijoux indispensables, et d'une façon très discrète.

Pas beaucoup de bagues aux doigts et pas d'étalage de breloques sur le gilet ; boutons de chemise imperceptibles.

Il en est de la tenue comme des bonnes manières, que l'on peut cultiver sans la moindre pédanterie ni prétention ; le sentiment de la dignité personnelle, le désir d'être agréable aux autres, voilà qui justifie suffisamment les soins minutieux donnés à sa personne.

Sans le chercher, le véritable gentleman arrive à être un modèle de bon ton. Il s'est initié à tous les petits usages, sans y apporter une importance énorme, mais en en comprenant les bons côtés. Très simple, exprimant d'une manière aimable des choses agréables, on le sent animé de nobles sentiments, d'une sympathie qui lui fait discerner justement les goûts, les besoins des autres.

Et il va, dans la vie, entouré de respect, d'estime et d'affection. Cela vaut bien quelques efforts.

UN PORTRAIT.

Une jeune fille bien élevée ne se retourne jamais pour regarder quelqu'un dans la rue.

A moins qu'il ne s'agisse d'un ami très âgé, elle ne permet pas à un homme de lui adresser la parole dans la rue, lorsqu'elle s'y trouve seule ou accompagnée d'une bonne.

Si elle vient à rencontrer de jeunes amies dans la rue ou dans un lieu public, elle évite de rire et de causer bruyamment avec elles. Si ses amies oublient ce précepte, elle les rappelle gentiment à

l'ordre : "Chut, chut, parlons plus bas ; nous allons nous faire remarquer." L'objurgation est accompagnée d'un sourire comme correctif.

Elle ne braque jamais sa lorgnette au théâtre sur les gens qu'elle ne connaît pas, et elle ne les regarde pas non plus fixément et effrontément n'importe où elle les rencontre.

Au dehors, ni même à la maison, elle ne porte jamais de vêtements singuliers ou excentriques, et répudie toute couleur voyante qui "tire l'œil".

Lorsqu'elle vient à rencontrer une personne de sa connaissance, elle ne croit pas avoir accompli tous ses devoirs en faisant un petit signe de tête bien sec, avec une expression de figure aussi froide qu'anglaise. Elle s'incline du buste avec grâce, et laisse apparaître un demi-sourire sur ses lèvres.

Le ton de sa voix n'est ni fort, ni faible, ni affecté, ni languissant, ni âpre, ni perçant. Elle parle naturellement, d'une voix distincte, ni trop basse, ni trop élevée, aux sons argentins... si elle a bien veillé sur son organe, que la nature a fait doux, et dont l'altération ne serait due qu'aux accès d'emportement, de colère ou à une sécheresse de cœur irrémédiable.

Elle se garde bien de toute extravagance dans la conversation ; elle ne répète pas à tout propos. "C'est insensé," pour "c'est extraordinaire ou incroyable". Elle ne dit pas : "Un tel est impayable," "C'est assommant", "je m'embête" ; elle évite un verbe qui est beaucoup trop naturaliste, elle dit : "Cela sent mauvais". Elle n'abuse pas de "j'adore cela," "je déteste cela." Elle n'émaille pas sa conversation de : "C'est splendide, c'est délicieux, c'est adorable, c'est ravissant" quand il s'agit de choses toutes simples et tout ordinaires.

Elle ne prodigue pas à ses amies des démonstrations hyperboliques d'affection, ne leur saute pas au cou à tout propos, ne les accable pas d'appellations mignardes, mais elle est d'un commerce fidèle et sûr, elle apporte dans ses relations une grande honnêteté de caractère, ne révélant ni les travers, ni les défauts, ni les fautes de ses amies ; ne jalouant ni leur beauté, ni leur fortune, ni aucun de leurs avantages ; se plaisant à les faire valoir au contraire.

Elle ne bâille pas en écoutant un interlocuteur ennuyeux ; elle a la patience d'entendre deux fois

la même anecdote, de sourire deux fois au même bon mot, d'accorder son attention aux récits les plus prosaïques.—Elle s'efforce d'acquérir la mémoire des visages, des noms qui leur appartiennent, des faits qui les concernent, afin d'éviter de passer auprès d'une personne de connaissance sans la saluer, ce qui est une offense, ou de s'incliner devant une inconnue, ce qui est une sottise. parfois compromettante ; ce petit effort mnémotechnique l'empêchera aussi de dire, en présence de certaines personnes, des choses qu'il faut laisser dans l'oubli pour ne pas les froisser, et ainsi elle ne méritera pas qu'on pense : " Elle vient de perdre une belle occasion de se taire."

Elle évite le fou rire, en prenant l'habitude de dominer ses impressions.

Elle ne chante pas en public, et ne joue pas d'un instrument qu'elle ne soit sûre de sa voix ou de l'exécution du morceau choisi ou demandé.

Elle ne prend pas les matières familiales pour texte de ses conversations avec ses amies les plus intimes et même les plus sûres. Les choses du foyer ne se racontent pas. Si elle veut être estimée, elle parlera toujours de sa mère avec respect et tendresse.

Il ne lui est pas défendu de chercher à plaire en se rendant agréable, en paraissant apprécier les autres et en se montrant reconnaissante de ce qu'ils font pour elle.

Elle sera aimée si elle sait faire quelques petits sacrifices, naturellement, de bonne grâce, comme s'ils lui coûtaient peu ; si elle a quelque considération pour les opinions, les sentiments, les préjugés des autres.

En visite avec sa mère, elle attendra qu'on lui parle ; mais alors elle s'efforcera de répondre autrement que par monosyllabes. Il ne lui est nullement interdit de montrer qu'elle est spirituelle, intelligente ; ce qui est à reprimer, ce n'est pas l'aisance qui donne tant de grâce, mais l'aplomb effronté et sot qui indique qu'on est absolument contente de soi-même.

Elle se tient bien, droite mais gracieuse, évitant les attitudes languissantes tout autant que les airs délibérés, garçonnières.

CE QU'ELLE DOIT FAIRE, CE QU'ELLE DOIT ÉVITER.

Une jeune fille n'accepte jamais d'un homme un présent de valeur, à moins que cet homme ne soit

son fiancé. Et encore, jusqu'au jour du contrat, celui-ci ne doit-il offrir que des livres, de la musique, des fleurs, des bonbons.

Une jeune fille ne fait pas faire sa photographie à chaque instant, et surtout elle ne distribue pas à tort et à travers les exemplaires de cette photographie. Elle peut la donner aux membres de sa famille,—sauf à de jeunes cousins qui, peut-être, la laisseraient traîner ça et là ; —à celles de ses amies qui sont douées d'un caractère sérieux et qui sont incapables de laisser aller ce portrait entre les mains de ceux qui ne doivent pas le posséder.

Elle ne porte son monogramme ni en broche, ni sur aucun objet de toilette, sauf son mouchoir de poche. Encore bien moins son prénom. Même prohibition en ce qui concerne le papier à lettres d'une jeune fille, lequel doit être simple, azuré ou blanc. Elle peut signer ses lettres à ses amies de son prénom suivi de son nom de famille ; à un professeur, à une personne de connaissance, à un fournisseur, l'initiale de son prénom précède le nom de son père.

Si un homme lui cède sa place, en wagon, en voiture, en tout autre lieu, ou lui rend un de ces petits services qu'on peut accepter, elle remercie poliment, d'un air souriant.

Au bal ou dans toute autre fête, si une gaieté bruyante, des conversations trop prolongées avec un homme, et une exubérance trop vive lui sont interdites, il ne lui est pas ordonné, pour cela, de prendre une physionomie froide et sérieuse. Un joli rire, un air aimable, certaine spontanéité même, lui siéront très bien. En un mot, elle choisira le juste milieu entre le laisser-aller et l'excessive prudence, et elle peut être certaine qu'elle sera convenable et charmante.

A table, elle ne doit pas manger comme Gargantua, ce n'est pas joli, et cela nuirait surtout à sa santé ; mais ce serait encore plus désagréable de la voir manger comme un oiseau,—à moins qu'elle ne soit de constitution délicate ou souffrante,—parce qu'on supposerait, non sans raison, qu'elle réprime son appétit pour affecter des airs éthérés. Quand on est jeune, on a toujours faim aux heures des repas, et on ne criera pas au réalisme, parce qu'une jeune personne, encore en croissance, satisfera un bel appétit. Ce qu'il faut seulement éviter,

c'est la gourmandise, qui enlaidit et qui dénote une mauvaise éducation. Par exemple, une jeune fille ne boira jamais du vin pur, et *trempera* même fortement son vin. Elle n'acceptera pas de liqueur. Une femme doit se garder des spiritueux, sa beauté et la bienséance l'exigent. Les Romaines de l'antiquité ne buvaient jamais de vin en public. Il faut suivre cet exemple au dehors et à la maison.

Elle évite de railler les autres, de se moquer de ses amies ou des étrangers. Les blessures qu'on fait à l'amour-propre d'autrui saignent longtemps. Par bonté d'abord, par prudence ensuite, elle s'arrangera de façon à ne jamais piquer ni froisser quelqu'un.

Il peut arriver qu'un jeune homme s'adresse directement à une jeune fille pour lui avouer qu'il l'aime et la voudrait pour femme. Si elle croit pouvoir répondre à son affection, elle porte immédiatement cette déclaration à la connaissance de sa mère. Sinon, elle lui répondra tout de suite (ou après lui avoir demandé quelques jours) avec franchise et droiture : " Je regrette de ne pouvoir accepter vos sentiments ; je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en m'offrant de porter votre nom ; mais je sens que je ne puis vous rendre que de l'amitié, une bonne amitié."

Qu'on ait accepté l'amour d'un homme ou qu'on l'ait repoussé, on ne doit pas en faire confidence à ses amies, confidence que la vanité inspirerait. En revanche, on est tenu de mettre sa mère au courant de ce qui se passe.

COMMENT ELLE ACQUIERT L'AISANCE ET LA GRACE.

Pour être gracieux, il faut exercer ses membres. Une mère a raison—à double titre—d'obliger ses fillettes à aller et venir par la maison, en s'occupant du ménage, autant que les études sérieuses le leur permettent. Les mouvements naturels et presque inconscients qu'elles sont tenues de faire

en accomplissant ces travaux, mesurés à leurs forces, assouplissent leurs articulations au moins autant que la danse et la gymnastique, où les gens nerveux se raidissent quelquefois, par suite d'une tension ou d'une préoccupation de l'esprit. Une jeune fille qui ne fait qu'étudier ses livres et son piano, pour qui tout est leçon et enseignement didactique, ne sait pas marcher...avec grâce.

On ne doit pas faire entrer brusquement sa fille dans le monde. Il vaut mieux la préparer peu à peu en la faisant assister à de petites soirées, dans la maison paternelle, en lui enseignant, *par l'exemple*, à y prendre un rôle actif de bienveillance et d'amabilité.

Il ne faut pas lui faire trop de leçons mondaines, on l'effraierait en donnant trop d'importance à de petites choses, et la crainte de manquer à de puérils détails du cérémonial lui enlèverait ce grand charme de la jeunesse : la grâce timide, les étonnements candides. Elle se trouvera bien d'apprendre " le monde " petit à petit, par elle-même. On l'aidera en faisant devant elle, comme par hasard, de ces observations exemptes de dénigrement, mais judicieuses, de ces réflexions sensées qui en disent plus long qu'un sermon ou un cours de belles manières.

Pour lui donner de l'aisance, on lui persuadera que les jeunes fille passent inaperçues lorsqu'elles sont simples, modestes et ne pèchent pas contre les convenances. Elle sera bien plus heureuse que si on l'épouvante de la crainte du ridicule, que si on appuie tant sur la nécessité de se soumettre à une foule d'usages insignifiants, ce qui lui ferait croire que tout le monde aura les yeux fixés sur elle pour noter les moindres manquements, les plus légères irrégularités.

Ce système d'éducation lui laissera un peu de cette délicate gaucherie qui sied bien aux jeunes filles, chez lesquelles on n'aime pas à rencontrer un aplomb imperturbable, mais elle ne sera certainement ni contrainte ni guindée.



Ici et Là.

Nous signalons à l'attention de nos lectrices une belle œuvre que la charité de quelques dames vient de fonder. C'est un hôpital pour les femmes pauvres dont la santé demande des soins délicats et prolongés, et qui répugnent à être soignées par des étudiants en médecine. Ces patientes ne trouvent pas toujours, et aussi promptement que leur état l'exige, des lits disponibles dans les hôpitaux ordinaires, et la peur des étudiants—ces jeunes sympathiques mais peu *sympathisantes* paraît-il—les leur fait quitter trop tôt quand elles les occupent. C'est pourquoi le Dr. Laphorn Smith a eu la bonne inspiration de convoquer un comité de dames pour leur confier le sort de ses protégées. Le début présage un brillant avenir. Une tournée sommaire du fondateur chez quelques riches patronnes a fourni de quoi louer la villa *Kingora* No. 1000 rue Dorchester ; les dons, les offres de service affluent depuis de toutes parts. Comme les services des malades cependant demandent un matériel considérable et compliqué, le comité se recommande à la charité publique, et demande aux familles d'envoyer des couvertures, des lits dont elles ne se serviraient plus, des meubles devenus inutiles, voire même des provisions. L'hospice accueille les malades de toutes nationalités et religions ; son comité renferme les noms de patronnes catholiques et canadiennes françaises. Cette maison sera utile aux familles en ce qu'on pourra y envoyer des servantes malades ou fatiguées. Les consultations de médecins experts, les remèdes et les soins leur seront donnés gratuitement. Lady Aberdeen a solennellement inauguré l'institution le 17 janvier courant.

«Lauréole seule de la bonté donne toute sa valeur au beau visage ou au grand mérite. Le premier est bien moins beau et le second bien moins grand là où elle manque.

* * *

Parmi les gens qui ne sont rien, peut-être en trouverait-on quelque-uns capables d'être, sinon tout, du moins beaucoup, mais aimant autant n'être rien, parce qu'ils considèrent tout comme rien.

* * *

Démocrite peut rire à la surface, tandis qu'il pleure au fond, tout comme Héraclite. Quant à l'homme foncièrement gai parmi tous les fléaux que déchaîne la nature et les dégoûts que donne la société, on peut être certain que, si c'est un grand cœur, c'est un petit esprit, et que, si c'est un grand esprit, c'est un petit cœur.

* * *

L'extrême dignité de caractère est utile aux riches, nuisible aux gens de fortune médiocre, et mortelle aux pauvres.

Elle empêche les premiers de déchoir, les seconds de réussir, et les troisièmes de vivre.

«Une curieuse statistique, basée sur de nombreuses remarques, vient d'être établie, au bout de quinze années, sur les variations de la température à Paris.

Il en résulte que le mercredi est un jour de pluie trente-trois à trente-cinq fois dans les cinquante-deux semaines de l'année.

On compte vingt-six à vingt-huit samedis également pluvieux.

Le temps passable ou beau se produit plus souvent les lundis et les jeudis. Les mardis, vendredis, et dimanches sont bien et mal traités par égale proportion.

«Les cartes de visite au XVIII^e siècle.—Au moment où la carte de visite menace d'être supprimée—il y a une ligue qui fonctionne dans ce but—il n'est pas sans intérêt de rechercher comment nos aïeux comprenaient la carte de visite.

Au dix-huitième, il était de mode d'employer comme cartes de visite de *vieilles* cartes à jouer, sur le dos desquelles on écrivait son nom.

Les plus grands personnages en faisaient usage, et le baron de Rothschild possède dans sa collection la carte de : J. L. baron de Hubener, conseiller de S. A. S. Electorale Palatine duc de Bavière et son agent résident à la cour de Belgique, écrite par le baron lui-même sur un neuf de trèfle.

On était loin en ce temps de penser aux cartes en ivoire, en nacre ou en aluminium.

«Nourriture des muscles par l'électricité.—Les applications de l'électricité à la médecine ne sont plus discutables : mise entre des mains expertes et savantes, l'électricité constitue assurément un moyen de traitement parfaitement efficace et scientifique. Son action sur les muscles est particulièrement frappante, et nous verrons peut-être, si nous en croyons les journaux américains, la gymnastique électrique se faire une place spéciale à bref délai.

Il résulte, en effet, d'observations sérieuses que le poids des muscles peut être augmenté dans des proportions pouvant atteindre jusqu'à 40 p.c. lorsqu'on les soumet à l'action répétée d'un courant électrique. Cette augmentation de poids correspond à un développement absolument normal du muscle. D'après cela, il ne serait plus nécessaire, pour développer les muscles, de recourir à une gymnastique fatigante. Il suffirait, dit *Scientific American*, auquel nous empruntons ce document, de s'étendre sur une chaise longue, et de soumettre le ou les membres à l'action du courant.

«Comment on traitait jadis les femmes bavardes.—Une revue anglaise, le *Strand*, nous révèle

qu'en Angleterre, jusqu'au commencement de ce siècle, on condamnait les femmes bavardes à porter des muselières. Et pour nous bien prouver qu'il ne s'agit pas d'une fantaisie humoristique, on a reproduit et gravé l'image de quelques-uns de ces engins qui existent encore en assez grand nombre. Dans le Cheshire, il y en a treize ; dans le Lancashire il y en a cinq ou six ; et autant dans le Staffordshire. Le Derbyshire n'en possède qu'un. Quelques-unes de ces muselières sont de véritables instruments de torture. Vous en pourrez voir des échantillons terrifiants dans le dernier numéro de la *Revue des Revues*.

La dernière fois que ce singulier ustensile fut employé, ce fut en 1824, à Congleton, dans le Cheshire.

Les personnes qui prétendent qu'on n'a rien fait durant ce siècle pour l'amélioration de la condition des femmes ont tort.

«*La reine Marguerite d'Italie*.—Dans la revue anglaise *Woman at home*, M. Arthur Warren nous renseigne sur la vie familière et les habitudes intellectuelles de la reine Marguerite d'Italie. «Les reines ne sont pas toujours jolies, ni toujours très instruites. La reine Marguerite fait exception : elle n'est pas seulement la plus belle, mais la plus érudite Majesté qui soit en Europe.» Elle sait parfaitement l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et le latin, et parle ces diverses langues aussi couramment que la sienne ; elle a fait aussi des études grecques très approfondies. Elle cite volontiers dans la conversation des passages de Pétrarque, de Dante, de Goethe, et elle a écrit un essai sur les héroïnes de Shakespeare.

Mais cette reine savante ne se borne pas à l'étude des poètes. «Elle tient d'une main Darwin, et de l'autre les grands théologiens... Elle est une des rares personnes, sur le continent, qui connaissent Ruskin autrement que de nom ; elle est au fait de tous les travaux contemporains des historiens d'art... Elle est excellente botaniste, et sa bibliothèque contient les écrits des principaux géologues de cette époque.»

Il n'est pas de femme plus active que la reine Marguerite. Elle se lève de bonne heure et se couche tard. «Six heures de sommeil, tel est son maximum ; mais son chiffre habituel est cinq

heures... Depuis quelques années, la reine reste éveillée après minuit, afin de poursuivre ses études favorites. Elle compose des vers latins, et fait des traductions d'auteurs classiques." Et parmi tant d'occupations, elle trouve le temps de remplir ses devoirs de Souveraine.

∞ Le pain de bois.—On avait mangé de tout, sauf des aliments de bois ; cette lacune est comblée.

A Berlin, une usine produit quelque chose comme 200 quintaux de " pain de bois " par jour.

Faites fermenter de la sciure de bois, puis, après diverses manipulations chimiques, mélangez avec un tiers de farine de seigle, faites cuire, et servez.

Cela ne sert encore qu'à nourrir les chevaux. Mais les boulangers déclarent que ce nouveau pain serait excellent pour l'homme.

J'aime mieux le croire que d'y aller...goûter.

∞ Le nouvel ouvrage de M. l'abbé Bolo est un commentaire du *Lauda Sion*, le chef-d'œuvre de

saint Thomas d'Aquin, commentaire qui est lui-même une œuvre exquise de doctrine, de sentiment et de piété. Mais on ne peut imaginer les délicieuses pensées que l'auteur, avec l'enchantement de son style et son âme de poète, semble avoir accumulées autour des strophes du grand théologien de l'Eucharistie.

Vernis mordoré pour chaussures et autres usages.

—C'est tout simplement une dissolution de violet d'aniline en quantité assez forte, dans l'alcool. Le liquide est violet ; en séchant il prend un reflet doré. Le rouge d'aniline produit le même effet, et donne même un doré plus éclatant. Rien de plus facile que de l'enlever sur un objet imperméable en lavant avec de l'alcool ; seulement, l'objet reste teint en violet. Pour rendre ce vernis plus solide aux intempéries, il suffit d'y ajouter du vernis des menuisiers, mais très peu.

Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

Je ne prétends pas, ma chère Hélène, vous donner des avis parfaits ; vous les modifierez dans l'application. Je sais bien aussi que je n'ai pu en quelques lignes toucher à tous les points d'un sujet aussi important que celui de l'éducation des enfants. J'ai été *au plus pressé*, ou du moins à ce qui me paraissait être le plus pressé. Nous reviendrons souvent sur le chapitre qui vous tient maintenant si fort à cœur. Laissez-moi me réjouir avec vous de vous savoir en possession de la plus puissante des affections. Les mères qui comprennent leur tâche sont à l'abri des mille petits chagrins qui sont le juste lot des femmes méconnaissant leurs devoirs. Elles sont à l'abri de la coquetterie, des troubles et des déceptions de la vanité, qui causent des douleurs frivoles sans doute, mais poignantes malgré leur frivolité ; enfin, elles sont surtout à l'abri des atteintes de leur plus cruel ennemi, l'ennui. Quelle est la mère qui oserait se plaindre de s'ennuyer ? Cette plainte ne contient-elle pas l'aveu implicite des torts de la mère et de la femme ? Ne dit-elle pas que ses enfants sont abandonnés ou imparfaitement élevés ? Pourrait-elle s'ennuyer en effet si elle s'appliquait sans cesse à perfectionner l'âme de son enfant, à diriger ses sentiments, à développer son intelligence ? Et cependant le nombre des femmes qui s'ennuient est malheureusement assez grand. Beaucoup d'entre elles croient avoir rempli leur tâche maternelle en s'occupant d'attifer leurs filles ; elles ne confieraient à personne le soin de leur mettre des papillotes,

de placer gracieusement un nœud dans leurs boucles, de choisir ou même de préparer leurs vêtements selon les derniers arêts de la mode nouvelle. Mais lorsqu'il s'agit de l'éducation morale et physique de l'enfant, quand il faut lui enseigner à réprimer des penchants mauvais et vulgaires et l'empêcher de les manifester par des actions inconvenantes et des paroles grossières, elles pensent qu'il serait puéril d'attacher trop d'importance à ces petites imperfections, qui disparaîtront d'elles-mêmes... avec le temps. Le temps, en effet, accomplit son œuvre ; il met une couche de vernis sur les côtés saillants de ces défauts, mais il ne les détruit pas. Les défauts subsistent ; ils grandissent avec l'enfant, ils deviennent ceux de la femme, qui donnera à son tour l'éducation imparfaite qu'elle a reçue de sa mère. Elle a vu celle-ci négliger les soins qui auraient eu pour objet le cœur et l'esprit ; elle se souvient qu'elle a été réprimandée seulement lorsqu'elle dérangeait sa coiffure, ou bien lorsqu'il arrivait un accident à sa toilette ; — elle n'a pas oublié la tolérance que professait sa mère pour tous les défauts accusant de mauvais sentiments. Elle en a conclu qu'il faut s'arrêter uniquement aux dehors qui peuvent satisfaire la vanité, et s'empresse de mettre en pratique les seules leçons qu'elle ait reçues. Ces leçons l'ont douée d'une triste et précoce sécheresse de cœur ; elle y a puisé le goût du luxe, le besoin de la flatterie, le mépris des qualités morales et des supériorités de l'esprit ; elle transmet à sa postérité

ces pernicious enseignements, et voilà pourquoi il y a beaucoup de femmes mal élevées et peu de mères de famille vraiment dignes de ce titre.

Je ne veux pas manquer, ma chère Hélène, de vous engager à éviter un tort commun à beaucoup de jeunes mères, et d'autant plus fréquent qu'il est fort naturel : leur enfant devient pour elles une idole à laquelle tout doit être subordonné. Gardez-vous bien de sacrifier M. de Guymont à sa fille ; épargnez-lui les petits ennuis qu'elle pourrait lui causer ; et quand il rentre chez lui, souvenez-vous qu'il a besoin de vos soins et de votre tendresse. Enfin, s'il ne manifestait pas aussi vivement que vous les sentiments *d'adoration* que vous inspire votre enfant, ne lui en faites pas un crime : la nature a mis au cœur des parents un amour égal en puissance, mais dissemblable dans ses effets, et il est certain que le meilleur des pères serait une mauvaise mère, ou du moins une mère malhabile. C'est afin que vous puissiez entourer votre enfant de soins continuels, fatigants, quelquefois rebutants, que vous éprouvez cette tendresse passionnée qui a pour effet de rendre tous les sacrifices non-seulement faciles, mais doux. Les attributions d'un père sont tout à fait différentes : il intervient dans l'éducation de l'enfant quand il s'agit de former son cœur et d'éclairer son esprit. En ce moment il s'agit seulement de veiller à ses besoins physiques ; ce soin n'appartient qu'à vous, et je ne saurais vous engager trop instamment à éviter à votre mari la vue et la connaissance des soins nécessaires au bien-être de votre petite Marie. Il ne faut pas qu'il se croie remplacé dans votre affection, et pour qu'il continue à aimer son intérieur, pour qu'il s'attache toujours davantage à sa famille, il faut qu'il y trouve sa femme occupée de lui, son enfant toujours bien soigné, proprement tenu, sans qu'il aperçoive jamais les rouages qui servent à faire fonctionner les choses et les efforts indispensables à la conciliation de tous ces devoirs. Je sais que la tâche est difficile, multiple ; mais c'est seulement en la remplissant que vos jouirez des seuls biens de la vie. N'avais-je pas raison de vous dire qu'une femme, une mère, ne pouvait connaître l'ennui ? Toutes vos heures sont remplies, tous vos moments occupés ; et c'est seulement dans ces conditions, — croyez-en ma vieille expérience, — qu'une femme peut être à l'abri des périls

de toute sorte contenus dans l'oisiveté, qui est la mère de tous les malheurs.

XI

MA CHÈRE HÉLÈNE,

Vous connaissez les raisons qui depuis quelque temps m'ont obligée à interrompre ma correspondance avec vous. La maladie de ma pauvre tante a été longue et inquiétante ; elle ne pouvait se passer de moi un seul moment, car je suis, physiquement et moralement, le trait d'union qui la rattache à la vie. Je n'aurais pu, même pour une heure, la confier à d'autres soins que les miens ; car, si dévoués qu'ils puissent être, les soins mercenaires ne valent jamais ceux des personnes que nous aimons. Enfin, Dieu merci, la malade est en pleine convalescence, et je puis vous confirmer aujourd'hui la teneur de mon dernier bulletin.

Vous me demandiez, ma chère enfant, au moment où notre correspondance a été si tristement interrompue, de vous donner quelques conseils sur l'éducation *physique* de votre petite fille. Mon expérience sur ce sujet est peut-être incomplète, car je n'ai jamais élevé d'autre enfant que vous ; cependant, le résultat de cette éducation a été assez brillant pour me donner quelque confiance dans mes propres forces. Mais comment discerner si j'ai bien dirigé la nature, ou si la nature, au contraire, a été assez forte et assez généreuse pour suppléer à mon insuffisance ? Quoi qu'il en soit, je vais vous envoyer la relation des soins que vous avez reçus à une époque dont il vous serait difficile de conserver le souvenir. Je vous répéterai au sujet de l'éducation physique ce que je vous disais dans ma dernière lettre à propos de l'éducation morale de votre fille : c'est que les systèmes ne peuvent jamais être entièrement applicables, et qu'au lieu de forcer les dispositions particulières, l'organisation et les goûts d'un enfant à se modeler sur certaines idées préconçues, il vaut mieux éviter cette nouvelle application du lit de Procuste, et subordonner, au contraire, tous les systèmes possibles à la nature particulière de l'enfant qu'on élève.

Dès l'instant de votre naissance, ma chère enfant, vous avez été habituée à prendre, deux ou trois fois par jour, une légère bouillie au lait. J'avais une inquiétude perpétuelle, qui portait sur

la santé de votre nourrice, sur une maladie, sinon probable, du moins possible, qui l'empêcherait de vous donner votre nourriture, et j'ai voulu vous affranchir, autant que possible, de l'obligation d'attendre d'elle seule votre lait quotidien ; ce système a parfaitement réussi avec vous, et l'on vous a sevrée sans peine, car vous étiez déjà habituée à une autre nourriture. Si Marie est aussi robuste que vous le dites, vous pouvez agir envers elle comme on a agi envers vous. Si elle était très-délicate, je vous conseillerais, au contraire, de procéder par transitions, de prendre l'avis de votre médecin, et d'attendre qu'elle soit plus forte pour l'habituer insensiblement à se passer de nourrice.

Je sais qu'aujourd'hui le système des ablutions d'eau glacée compte beaucoup d'adhérents : je ne saurais me prononcer pour ou contre son efficacité, mais je n'aurais pas osé l'employer pour vous. Je ne pense pas en effet qu'il y ait aucun inconvénient à faire tiédir légèrement l'eau qu'on emploie, de façon à lui ôter seulement sa crudité, tandis que je crois découvrir quelque danger dans l'emploi de l'eau glacée. Le moindre de tous, assurément, est de durcir l'épiderme ; mais lors même qu'il serait le seul à redouter, pourquoi ne point l'éviter ? En été, vous pouvez vous borner à faire chauffer au soleil l'eau destinée au bain quotidien et *indispensable* de votre enfant ; en hiver, vous y ajouterez une petite quantité d'eau chaude.

La mode anglaise, qui consiste à faire sortir les enfants en *toute saison* avec les jambes nues, a trouvé aussi un certain nombre d'imitateurs ; ceux-ci nous soutiennent que l'habitude triomphe de la souffrance, et que les enfants supportent le contact de l'air sur leurs jambes nues aussi facilement que sur leur visage.

Je persiste à croire, malgré ces affirmations, que cet usage entraîne plus d'inconvénients que d'avantages. D'abord, à quoi bon donner aux enfants une habitude à laquelle ils devront renoncer forcément ? Votre enfant, lors même qu'il serait un garçon, n'est point destiné à aug-

menter le corps des *Highlanders*, qui servent dans l'armée anglaise ; il n'y a par conséquent aucune nécessité qui vous oblige à aguerrir cette partie de son être. Je pense donc que l'on agit sagement en conformant les vêtements des enfants à l'état de la température. Marie pourra, *devra* même être très-légalement vêtue quand elle sera dans une chambre bien chauffée, ou bien quand elle prendra ses ébats pendant l'été dans votre jardin ; mais il sera prudent de la couvrir suffisamment quand elle sortira pendant les jours froids. Evitez surtout l'excès opposé à la mode anglaise, et ne l'accablez pas sous le poids de plusieurs enveloppes tricotées, ouatées, etc. ; ne l'étouffez pas sous les *cache-nez* ; laissez en toute occasion l'air arriver jusqu'à elle ; seulement, gardez-la contre les atteintes trop rudes. Si l'excès de précaution entraîne la mollesse, la débilité, et expose les enfants à toutes les maladies que l'on a voulu leur éviter, l'excès opposé peut entraîner des inconvénients qui, pour être différents, ne sont pas moins graves : les fluxions de poitrine, les rhumatismes, etc., sont quelquefois causés par l'application de la mode anglaise. On m'a conté l'histoire d'une dame russe qui voulut introduire cette mode dans son pays : elle a perdu tous ses enfants, sans vouloir renoncer à son système. Rien de plus funeste, en effet, que le servage dans lequel on est tenu par une idée absolue. Il est faux de dire que l'on a un système : c'est le système qui vous possède, vous gouverne et vous aveugle. Cette dame n'a conservé qu'un seul enfant ; il est perclus et ne peut marcher qu'avec des béquilles, mais cet affreux résultat ne l'a point convaincue de son erreur. L'amour-propre est le plus obstiné des sentiments. On avoue volontiers (toute proportion gardée) des fautes, même des crimes, le cas échéant : on n'avoue jamais une erreur.

J'ai encore une recommandation instante à vous adresser : n'adoptez jamais pour votre enfant des vêtements qui comprimeraient ses membres ; la liberté la plus absolue est nécessaire à son développement.

Les Chefs-d'Oeuvre de la Littérature Universelle.

CAMOENS, né à Lisbonne 1525, mort à Lisbonne 1579. *Les Lusiades*. (Portugais.) A chanté la gloire nationale des Portugais et leurs découvertes maritimes sous la conduite de Vasco de Gama.

MONTAIGNE, né à Chât de Montaigne (Périgord) 1533, mort à Chât de Montaigne 1592. *Essais*. (Français.) Philosophe et moraliste, plus épicurien que sceptique, le plus grand écrivain en prose de notre seizième siècle, avec Rabelais.

TASSE (LE), né à Sorrente 1544, mort à Rome 1595. *Jérusalem délivrée*. (Italien.) Premier grand poète de l'Italie.

CERVANTES, né à Alcalá de Hénarès 1547, mort à Madrid 1616. *Don Quichotte*. (Espagnol.) Ouvrage immortel, chef-d'œuvre de bouffonnerie, d'esprit et de haute sagesse.

SHAKESPEARE, né à Stratford 1564, mort à Stratford 1616. *Hamlet, Macbeth, Roméo et Juliette* (Anglais.) Le plus grand auteur dramatique de l'Angleterre ; lyrique autant que dramatique, d'une imagination puissante qui éclate dans son style énergiquement métaphorique.

DESCARTES, né à La Haye (Touraine) 1596, mort à Stockholm 1650. *Discours de la Méthode*. (Français.) Illustre philosophe. Son *Discours* marque la direction décidément rationaliste et scientifique que prend alors l'esprit français.

CALDERON, né à Madrid 1600, mort à Madrid 1681. *Le Médecin de son honneur*. (Espagnol.) Le plus grand auteur dramatique de l'Espagne. Autre chef-d'œuvre : la *Dévotion à la Croix*.

CORNEILLE, né à Rouen 1606, mort à Paris 1684. *Le Cid, Horace, Cinna, Polyucte, Nicomède*. (Français.) Le vrai créateur de la tragédie française, qu'il tourne vers la peinture et l'analyse des caractères. Il s'est fait le peintre de la *volonté*, dont il fait le trait essentiel de ses héros.

MILTON, né à Londres 1608, mort à Londres 1674. *Le Paradis perdu*. (Anglais.) Célèbre poète anglais. Devenu aveugle, il dicta son poème à sa femme et à ses deux filles.

LA ROCHEFOUCAULD, né à Paris 1613, mort à Paris 1680. *Maximes*. (Français.) Ses *Maximes*

réduisent à l'amour-propre toutes les vertus et les vices de l'homme.

LA FONTAINE, né à Château-Thierry 1621, mort à Paris 1695. *Fables*. (Français.) Le plus grand fabuliste de tous les temps. Ses *Fables* sont une fine peinture des caractères humains et des mœurs de son siècle.

MOLIÈRE, né à Paris 1622, mort à Paris 1673. *Le Misanthrope, le Tartufe, les Femmes savantes, Don Juan*. (Français.) Le plus grand auteur comique. Sa comédie vaut par la vérité profonde des caractères et par la puissance avec laquelle il en fait jaillir le comique.

PASCAL, né à Clermont 1623, mort à Port-Royal 1662. *Pensées Provinciales*. (Français.) Géomètre, physicien, janséniste. Ses *Pensées* sont les fragments d'une *Apologie de la religion chrétienne* : admirables par la puissance du raisonnement, l'originalité de certaines vues, la précision et la poésie au style.

SÉVIGNÉ (MME DE), né à Paris 1626, morte à Grignan 1696. *Lettres*. (Français.) Ses *Lettres* ont infiniment d'esprit et d'imagination.

BOSSUET, né à Dijon 1627, mort à Paris 1704. *Sermons, Oraisons funèbres*. (Français.) Le plus illustre des orateurs de la chaire. Profond théologien, d'une vaste érudition, d'une dialectique puissante, il est poète autant qu'orateur par la passion et par la couleur de son style.

PERRAULT (CHARLES), né à Paris 1628, mort à Paris 1703. *Contes de fées*. (Français.) Perrault n'est pas proprement l'auteur des *Contes*, mais il a su donner à ces récits légendaires leur forme définitive.

BOILEAU, né à Paris 1636, mort à Paris 1711. *Satires, Épîtres, Art poétique*. (Français.) Poète réaliste dans ses *Satires* : théoricien de l'art classique dans sa critique littéraire.

RACINE, né à La Ferté-Milon 1639, mort à Paris 1699. *Andromaque, Britannicus, Iphigénie, Phèdre*. (Français.) C'est avec Corneille notre plus grand poète tragique. Il excelle à peindre les passions, l'amour surtout. Artiste scrupuleux, il a donné à son œuvre une rare perfection.

LA BRUYÈRE, né à Paris 1645, mort à Versailles 1696. *Caractères*. (Français.) Moraliste satirique ; délicat et habile écrivain. Il réussit surtout à peindre les caractères par leurs signes extérieurs, physionomie, gestes, etc.

FÉNÉLON, né à Château de Fénélon (Quercy) 1651, mort à Cambrai 1715. *Telemaque*. (Français.) Archevêque de Cambrai, rival de Bossuet. Il fut précepteur du duc de Bourgogne. Homme d'imagination ardente et parfois chimérique.

DE FOE, né à Londres 1663, mort à Londres 1731. *Robinson Crusoe*. (Anglais.) A écrit le plus populaire des romans.

SWIFT, né à Dublin 1667, mort à Dublin 1745. *Voyages de Gulliver*. (Anglais.) Chef d'œuvre d'esprit et de satire.

LESAGE, né à Sarzeau (Morbihan) 1668, mort à Boulogne-sur Mer 1747. *Gil Blas, Turcaret*. (Français.) Lesage est un réaliste, peintre de la vie commune et des âmes moyennes : excellent écrivain, mordant, spirituel, pittoresque.

SAINT-SIMON, né à Versailles 1675, mort à Paris 1755. *Mémoires*. (Français.) Les *Mémoires* du duc de Saint-Simon sont une peinture passionnée et chaude de la vie de la cour.

MONTESQUIEU, né à Château de la Brède (Gironde) 1689, mort à Paris 1755. *Esprit des lois*. (Français.) Livre remarquable pour sa hauteur de vues, et qui a eu une immense influence politique. Autres ouvrages de Montesquieu : *Lettres persanes* ; *De la Grandeur et de la Décadence des Romains*.

VOLTAIRE, né à Paris 1694, mort à Paris 1778. *Candide, Siècle de Louis XIV, Zaïre, Lettres*. (Français.) Le plus grand esprit du XVIII^e siècle, qu'il a incarné. Exerça une influence immense. Poète médiocre ; prosateur excellent. Penseur plus limpide que profond. Il fit une guerre acharnée à la religion, et contribua plus que personne à la ruine de l'ancien régime.

PRÉVOST (L'ABBÉ), né à Hesdin 1697, mort à Chantilly 1763. *Manon Lescaut*. (Français.) Roman de passion, le plus vrai et le plus émouvant du XVIII^e siècle.

BUFFON, né à Montbard 1707, mort à Paris 1788. *Histoire Naturelle*. (Français.) Un des grands esprits du XVIII^e siècle ; admirable par la grandeur des hypothèses et la couleur des peintures dans les *Epoques de la nature*.

Lettres d'Ambassadrices et Souvenirs de Grandes Dames.

V

La vie de Louisa Stuart, marquise de Waterford, présente un contraste singulier avec celle de sa sœur. Autant l'une fut constamment mêlée aux agitations d'une existence officielle et chargée de lourds devoirs, de responsabilités écrasantes, autant l'autre resta confinée dans la vie du foyer, foyer vaste et brillant, il est vrai, mais en dehors de tout ce qui touche aux sphères politiques et gouvernementales. En une seule et terrible circonstance, lady Louisa eut l'occasion de prouver qu'il y avait dans son âme la même force morale que dans celle de sa sœur. Comme elle aussi, elle témoigna dans toute sa conduite, des mêmes sentiments purs, élevés, tendres et dévoués, du même courage dans les épreuves ; leur piété, leur générosité, étaient les mêmes ; en tout, c'étaient deux âmes sœurs, et la parfaite harmonie qui ne cessa jamais de régner entre elles le démontra ; la situation seul différa. Douée de tous les nobles instincts qui font le grand

artiste, Louisa Stuart vécut pour l'art et pour l'amour de l'époux qu'elle choisit. Quand elle le perdit, encore jeune et admirablement belle, elle garda son souvenir et ne lui donna que Dieu pour rival.

Elle était dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté, lorsque Henry, marquis de Waterford en Irlande, demanda sa main. La stupeur fut générale. Lord Waterford avait eu une jeunesse très orageuse, bien qu'on n'eût jamais pu lui reprocher aucun acte indigne d'un gentilhomme ; il avait la passion de tous les sports et surtout de la chasse, poussée aux dernières limites, et une certaine rudesse qui ne semblait pas devoir éveiller la sympathie d'une nature spiritualiste et angélique comme celle de Louisa Stuart. Mais il l'avait vue, en 1839, au fameux tournoi moyen-âge d'Eglintoun en Ecosse, où elle aurait certainement été proclamée reine de beauté s'il n'avait été convenu que les femmes mariées concourraient seules, et à partir de ce moment le beau chevalier rouge, dont le cœur

avait battu violemment sous sa cuirasse d'or et d'acier, n'avait plus vécu que dans l'espoir d'obtenir la jeune merveille. "Louisa, dit un jour lady Stuart de Rothsay à sa fille, j'ai reçu la lettre la plus extraordinaire de lady Ingestre ; son frère vous demande en mariage ; naturellement, je vais me hâter de lui répondre pour refuser." A sa profonde surprise, la jeune fille répliqua : "Oh ! mais..., attendez un peu, je voudrais réfléchir." Et le résultat des réflexions fut une acceptation formelle ! On se récria, et l'on eut tort, car le marquis de Waterford prouva qu'il avait l'âme belle comme le visage. Jamais son culte pour l'adorable femme de son choix ne se refroidit un instant. *Una* dompta complètement son lion. Elle était si belle ! Miss Berry la dépeint ainsi, le jour de son mariage : "Par un hasard quelconque, la mère de Louisa s'était écartée d'elle, et seule, debout, semblable à la radieuse vision d'une fiancée de poète, elle se tenait sous l'arc gothique de la porte qui encadrait la précieuse image. Elle était là, immobile dans sa robe blanche et sous son long voile qui l'enveloppait de la tête aux pieds. On ne distinguait pas ses traits, mais l'ensemble était celui d'une statue de la Beauté voilée. Très pâle, elle sembla un instant n'avoir plus conscience de ce qui l'entourait. Tout le monde murmura : 'Regardez ! Regardez !' L'orgue commença doucement un hymne de louange, et nous retenions notre haleine, de peur que le moindre bruit terrestre fit évanouir la vision céleste."

Lorsque le jeune couple arriva en Irlande, à Curraghmore, la terre principale de lord Waterford, une foule de tenanciers les attendait à la grille ; l'époux orgueilleux leva fièrement le voile de sa compagne, afin que l'on pût contempler à l'aise sa beauté suprême. "Oui, disait-elle longtemps après, mon Waterford était vraiment fier de moi."

Il le fut toujours, et peu à peu il subit, sans chercher à s'y soustraire, cette douce et noble influence. Ses manières s'adoucirent ; ses goûts de Nemrod se modérèrent ; il abandonna certains établissements de chasse qui le retenaient trop souvent loin du foyer, ou qui forçaient la jeune femme à s'enfermer dans des solitudes sauvages. Comme toutes les passions exclusives, la sienne fut d'abord égoïste ; il ne voulait pas partager avec le monde la joie de contempler son idole. "Vous êtes trop

belle," lui disait-il. Mais la confiance aidant, il devint plus généreux. Il aima tout ce qu'elle aimait, jamais il ne se lassait de l'entendre lire ou chanter le soir ; il admirait passionnément ses œuvres, et s'associait de tout cœur aux nombreuses entreprises qu'elle imaginait pour améliorer le sort de ses pauvres tenanciers. Curraghmore était un domaine qui ressemblait à une principauté, mais beaucoup des terres étaient peu fertiles, et beaucoup des habitants misérables et sauvages. L'activité de lady Waterford, illimitée, infatigable, se multipliait davantage, à mesure que son influence s'affirmait. D'abord très timide, elle se rassura, et prit graduellement un empire presque absolu. Deux ans après son mariage, pendant une des fréquentes visites qu'elle faisait à sa sœur, lady Canning écrivait à leur mère : "L'année dernière, Lou était à peine *chez elle* et maîtresse dans la place ; tout est changé maintenant ; elle n'est plus timide quand il s'agit de donner des ordres, et elle peut faire tout ce qui lui plaît."

D'année en année, son autorité augmentait : — 9 septembre 1859. "Lou a fait des merveilles depuis notre dernière visite ; son pouvoir a bien augmenté à l'intérieur et à l'extérieur. L'Eglise et l'Etat, le commerce et les manufactures, les bois et forêts, et le ministère de l'intérieur, tout est dans ses mains." Quant à lord Waterford, sa belle sœur signalait avec une douce malice et le perfectionnement de ses manières, le développement de son goût, et son adoption presque inconsciente des idées et même des expressions de sa femme. Non qu'il manquât d'intelligence et même de lumières ; mais il se plaisait à cet hommage au génie supérieur de sa compagne.

Le labeur qu'elle s'imposait était prodigieux. Son idée fixe était de trouver ou de créer toujours du travail pour la population du domaine, et, tâche presque sans espoir, d'en donner le goût, de faire aimer l'ordre, la propreté, la persévérance à des paysans irlandais ! Quand elle commença ses tournées de visites aux tenanciers et aux laboureurs, elle fut terrifiée à la vue des bouges étroits, sombres et sales au-delà de toute imagination, où elle arrivait à travers des amas d'immondices pour trouver dix ou douze êtres sauvages et à demi-nus, entassés dans un seul réduit de quelques pieds carrés, sur la terre battue et plus qu'humide. Elle

ne donna pas seulement son or et des secours de toute sorte, elle se donna elle-même ; pendant que son mari chassait, elle s'en allait de cabané en cabane, vêtue d'une petite robe blanche courte, ses beaux cheveux cachés sous un petit bonnet, soigner les malades, les laver de ses belles mains, leur faire du bouillon sur le feu de tourbe, habiller les enfants, leur conter des histoires, et aussi remplir de leurs jolis minois les mignons albums qui ne manquaient jamais dans sa poche. Puis elle rentrait faire une grande toilette, pour que son seigneur la trouvât belle au retour, et, le lendemain, une autre robe blanche et un autre petit bonnet remplaçaient ceux de la veille. Pendant ce temps les travaux marchaient. Eglises, chapelles, écoles, fermes, moulins, usines, sortaient de terre comme par enchantement. Les fourneaux pour les pauvres, les ouvriers, se multipliaient. On plantait du lin, on enseignait aux habitants à le filer, à travailler la laine des moutons, et des industries indigènes commençaient à répandre une certaine aisance, en même temps que les plantations et les divers travaux du château et des parcs assuraient un emploi à des centaines d'ouvriers, lorsque survint la famine de 1846-47. Avec cette calamité coïncidait l'agitation du pays, sous l'inspiration d'O'Connell. Lord et lady Waterford ne reculèrent devant aucun sacrifice, et payèrent héroïquement de leur personne pour combattre la maladie qui accompagne toujours la famine. Ne recevant presque plus rien de leurs fermiers, ils hypothéquèrent leurs biens, et recoururent sans hésiter à la bourse de tous leurs parents et amis.

Jusqu'au printemps de 1848, l'affection enthousiaste de leur entourage leur resta fidèle, mais les souffrances aigrissaient les âmes ; les meneurs, cette plaie de tous les pays, firent le reste. Leur chef était M. Smith O'Brien. Peu à peu, la calomnie empoisonna les esprits, on exploita le sentiment religieux catholique contre les propriétaires protestants, et les châtelains si dévoués devinrent "les sanguinaires Waterford." Enfin, la situation parut si menaçante, que lord Waterford mit le château en état de soutenir un siège ; il fut barricadé et garni de canons, et le marquis insista pour conduire sa femme auprès de sa mère, en Angleterre.

C'est un triste chapitre d'histoire que contien-

nent à ce moment les lettres de lady Waterford et de sa femme de charge. Quelques extraits de la correspondance presque quotidienne de celle-ci avec sa maîtresse donneront une idée très exacte de la situation.—26 et 27 juillet 1848 : "Beaucoup de gens quittent Carrick et Waterford. On élève des barricades à Connell. Il y a des clubs partout, et la population, qui ne se ressemble plus, y passe les nuits et fait des piques... Mylord dit qu'il va barricader le château et faire entrer des hommes. Je voudrais que tous ceux de l'écurie fussent protestants, notre chance serait meilleure, mais je crains bien que la plupart ne soient membres des clubs, et s'ils se tournent contre nous, que deviendrons-nous ? ... Les travaux continuent... Je serais bien aise d'apprendre qu'on a coupé la tête à M. Smith O'Brien. Il décapiterait des millions de gens, s'il le pouvait, sans oublier la reine. Nous continuerons à nous barricader fortement, et à moins qu'on ne mette le feu à la maison, on n'y entrera pas facilement... Je ne crois pas que les barricades disparaissent pour Noël, si nous vivons jusque-là. Je m'y habitue, et je sens mon courage revenir ; je me battrais comme un homme *s'ils viennent*... Les domestiques viennent de prêter serment comme constables spéciaux..." — 31 juillet : "Mylady, près de 200 des tenanciers de mylord viennent de quitter les chantiers. Mylord leur a parlé avec une grande fermeté ; il ira au meeting à sept heures ce soir." — 1^{er} août : "140 tenanciers ont signé une promesse de rester fidèle à mylord... Mylord est à Portlaw, en train de faire barricader la caserne de la police pour les constables." — 2 août : "Mylady, rien de nouveau ; nous continuons à barricader les fenêtres. Il y a maintenant un mot d'ordre pour chaque nuit ; nous vivons militairement. J'arrive de la ferme ; on travaille encore, mais le cœur n'y est plus, et tout est sombre et menaçant... Il y a trois lits maintenant dans le boudoir aux tapisseries (des femmes se réfugiaient au château) et huit ou dix dans le billard. outre les deux canapés dont on a fait des lits ; chaque lit est pour deux personnes." — 8 août : "Mylady, les fenêtres de votre galerie et de la galerie supérieure sont condamnées. J'ouvre les volets de ma chambre pendant la journée et un volet dans celle de l'intendant ; cela nous suffit très bien... J'es-

père bien que votre Seigneurie ne reviendra pas tant que la maison sera pleine et dans son état actuel. Moi qui en étais si fière !... ”

Pendant ces jours terribles, l'anxiété de lady Waterford allait toujours croissant, et elle suppliait son mari de la laisser revenir. Enfin, le 21 août, elle obtint cette permission, et c'est à ses lettres que nous empruntons désormais les derniers détails de cette terrible lutte.

Le 19 septembre, elle écrit à son amie, lady Jane Ellice : “ Merci de penser à nous en notre temps de tribulation, car c'est ainsi qu'il faut l'appeler. Nous vivons en état de siège ; vingt-cinq soldats sont dans la maison, dix-huit constables font le guet nuit et jour sur le toit. Waterford sort armé jusqu'aux dents, et il ne m'est pas permis de m'éloigner des fenêtres, car l'un des projets de Dobby et de Dillon était de s'emparer de W. comme otage, et de lui faire tout ce qu'on ferait aux meneurs. W. pense que je peux être prise comme un pis-aller à sa place, et il n'a nulle envie d'avoir à se mettre à ma poursuite comme à celle des rebelles. Le mauvais esprit de cette entreprise ne règne que dans trois comtés, mais il fait rage ici. Les insurgés parcourent le pays et forcent les fermiers à leur livrer fusils, bétail et provisions, en même temps qu'ils enrôlent, bon gré mal gré, les laboureurs dans leurs rangs.”

Pendant une courte absence de son mari, lady Waterford fut prévenue qu'on attaquerait le château, et se prépara à le défendre ; l'attitude résolue de la police arrêta la marche des insurgés. La courageuse jeune femme se réjouissait d'être sur les lieux ; c'était, disait-elle, bien moins pénible que l'absence. Elle ne songerait pas à retourner en Angleterre “ tant que le pauvre Waterford ne serait pas moins accablé d'inquiétudes qui le vieillissent et lui creusent les joues.” L'état du pays était désolant, surtout quand on pensait à ce que serait l'hiver ! Pour se distraire, lady Waterford illustrait des contes d'enfants. Après une longue et douloureuse période d'angoisse, le calme se rétablit enfin, avec quelques alternatives de menaces et de violences. La vie reprit à Carraghmore son cours normal, la châtelaine ses occupations multiples et bienfaisantes.

Par une étrange similitude de destinée, elle était, comme sa sœur, privée des joies de la mater-

nité ; ces deux splendides créatures, mariées à des hommes superbes, n'eurent jamais d'enfants. Lady Waterford se prit de grande tendresse pour les neveux et nièces du marquis, et son art bien-aimé acheva de la consoler. Comme son amie lady Jane Ellice lui reprochait de se trop laisser absorber par cette passion, elle lui répondit : “ L'amour de l'art ne doit pas être qualifié de péché. Tout ce qui est grand et beau vient de Dieu, et doit retourner à lui. C'est le mauvais usage des grands dons qui est le péché, non les dons eux-mêmes... Oh ! ne dites jamais que ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité n'est pas donné par Dieu ! C'est *cela* qui est mal... Oh ! oui ! j'aime mon art (osé-je l'appeler mien ?) plus que jamais, et il me tarde de produire quelque grande œuvre... Je ne saurais dire combien je suis heureuse tout le jour. Parfois je pense que c'est trop, que quelque épreuve viendra un jour, et *alors* je saurai combien peu je suis en état de la supporter. J'ai peur que tant d'aise, de confort d'amour et de joie ne m'endurcisse inconsciemment, mais je demande que l'ivraie me soit montrée. Il est difficile de la découvrir au milieu de tant de bonheur ! ”

Aux périodes de tête-à-tête avec lord Waterford, qui chassait pendant qu'elle dessinait, écrivait, lisait, chantait, visitait ses écoles, ses pauvres, ses malades, ses ouvriers, et voyait sa nouvelle église s'élever pierre à pierre, succédaient les visites de parents et amis, quelques voyages, des séjours à son antique donjon de Ford, en Ecosse. Les joies succédaient aux joies, mais le pressentiment reparaisait de temps à autre ; c'était la témérité de lord Waterford, les accidents de chasse et de chevaux que redoutait la jeune femme. Déjà une fois, en 1851, son mari avait failli être tué sous ses yeux, dans la cour du château. “ J'avais tant de fois prévu un malheur,” dit-elle, “ que je pensai : le voilà venu ! Dieu soit béni ! Il est sauvé ! ”

Elle eut un long répit ; mais, le 28 mars 1859, le coup fatal fut frappé. Lord Waterford partit le matin pour un rendez-vous de chasse ; en sautant une haie, son cheval favori tomba sur des pierres et jeta son cavalier sur la tête. Il poussa un seul soupir, et tout fut fini. Jamais, disait son piqueur principal, il n'avait été plus beau ni plus gai ! Il y eut une explosion de désespoir dans

cette population impressionnable qui s'était remise à adorer son bienfaisant châtelain. Lady Waterford rentrait joyeuse, conduisant ses deux poneys blancs, lorsqu'elle rencontra le médecin qui venait lui annoncer l'affreuse nouvelle.

Au premier mot, elle devina tout, courut s'enfermer chez elle ; et personne, ont raconté ses serviteurs, n'a jamais su comment elle passa cette nuit.

Le cercueil fut exposé en chapelle ardente pendant une semaine : le pays tout entier défila devant lui. Le premier objet qui attirait les regards aux pieds du mort était une grande Bible à fermoirs d'argent, ouverte au chapitre que, selon leur touchante et pieuse habitude, les deux époux avaient lu ensemble le matin. La malheureuse veuve l'avait posée là elle-même. Aussi longtemps que le visage resta découvert, elle vint chaque nuit, après être demeurée invisible tout le jour, peindre ces traits adorés qu'aucune blessure n'avait altérés.

La douleur de lady Waterford n'eut d'égale que sa soumission chrétienne à la volonté divine. Il est impossible de lire, les yeux secs, ce qu'elle écrivait, peu après l'horrible catastrophe, à sa sœur et à quelques intimes. La beauté de cette âme est vraiment divine.

Lord Waterford laissait à sa veuve une grande fortune et Ford, ce beau domaine de la frontière du Northumberland, le vieux castel féodal du treizième siècle qui avait séduit son imagination et ses yeux dès le premier regard. " Il vous plaît ? " lui avait dit aussitôt son mari ; " eh bien ! je vous le laisserai."

Du jour où elle se vit maîtresse à Ford, la châtelaine considéra comme un devoir de faire le bonheur du pays. Lord Waterford, qui aimait passionnément l'Irlande, avait négligé son domaine écossais. Sa veuve restaura magnifiquement le château historique où Jacques IV, roi d'Ecosse, s'attarda auprès de la belle lady Heron, la veille de la bataille de Flodden Field, qui devait lui coûter la vie ; des fermes furent rebâties, des chemins ouverts, des ponts construits, des bois plantés, des jardins créés, l'église restaurée ainsi que le prieuré, un village entier élevé aux

portes du parc, avec une belle fontaine sur la grande place consacrée à la mémoire de Henry, troisième marquis de Waterford. Mais l'école fut l'œuvre préférée de la marquise, et les fresques qu'elle y a peintes resteront comme la manifestation la plus complète de son génie artistique.

Sa nature si pleine de ressort, sa riche imagination, sa piété vivante, son infatigable activité, combattirent victorieusement la douleur, et le sentiment du devoir imprima à toute sa conduite une utilité pratique trop souvent dédaignée par les esprits d'artistes. " On m'a laissé deux domaines," disait-elle (sa mère lui en avait légué un) ; " c'est pour que j'y fasse tout le bien qui sera en mon pouvoir," et, en effet, jusqu'à la fin de sa vie de soixante-seize années, elle se partagea entre Ford, sur la frontière d'Ecosse, et Highcliffe sur la côte méridionale de l'Angleterre, en vue de l'île de Wight. On ne saurait dire où elle fut le plus aimée, admirée, regrettée. Londres la voyait peu ; elle ne s'y plut jamais. En revanche, ses nombreux parents, alliés et amis, parmi lesquels se trouvaient des personnalités éminentes, considérèrent toujours, comme un privilège enviable, le droit qu'elle leur accordait d'aller tour à tour peupler sa solitude. Jusqu'à la fin, elle conserva une beauté majestueuse et douce, qui redevint extraordinaire pendant ses derniers jours, une pureté, une naïveté de cœur, une élévation d'âme, un enjouement, une joie de vivre, une faculté de sympathie et de croyance au bien, qui lui donnaient un charme toujours nouveau. Ses dernières paroles à la dernière amie qu'elle reçut furent celles-ci : " Vertu et beauté, beauté et vertu, voilà ce qu'il y a de plus grand." — " Etre avec elle," disait cette amie, " donne l'impression d'être dans une belle église, si pénétrante est la sensation de sainteté qui émane d'elle. Cette nature privilégiée ne connut pas la décrépitude ; à peine la maladie l'effleura-t-elle ; elle exhala doucement son dernier souffle au milieu des fleurs, en vue des monts Cheviots qu'elle admirait sans se blaser sur leur beauté, enveloppée déjà dans une sorte de légende qui a fait de " Notre-Dame de Waterford " une *border queen*, une " reine des frontières," chérie, vénérée, glorifiée par les populations dont elle fut la bienfaitrice et le bon génie.

VI

LADY GRANVILLE. *

Avec lady Granville, nous restons dans le même monde, dans le même cercle, car les Canning, les Granville et les Stuart de Rothesay étaient intimement liés ; mais tout en ayant affaire à une personnalité aussi parfaitement honorable, nous changeons un peu d'atmosphère intellectuelle. La poésie qui enveloppe et caractérise les deux admirables femmes dont nous venons de retracer la vie cède la place à l'esprit brillant et parfois quelque peu incisif de l'ambassadrice qui succède à leur mère.

Ses lettres, écrites pour la stricte intimité de la famille, ont une délicieuse franchise d'allure, c'est un tableau varié, vivant, de la société en Angleterre et en France, pendant de longues années ; les deux pays y peuvent faire leur choix, y retrouver maintes figures historiques, maints souvenirs qui, pour un certain nombre, sont des annales de famille ; et si le sens du ridicule, très développé chez la spirituelle épistolière, égratigne encore légèrement certains épidermes, l'éloignement leur apporte le remède avec le mal. De méchanceté lady Granville n'en a aucune, seulement elle y voit très clair, et elle a besoin de s'épancher pour ne pas étouffer dans cet air factice, surchargé de miasmes délétères, qu'il lui faut respirer, bon gré mal gré ; " écrire ses pensées telles quelles, pêle-mêle, avec franchise et confiance, lui fait autant de bien qu'une saignée pour une grosse fièvre ! " — " On verra d'après la correspondance de ma mère, " a dit son fils, " que son idéal de ce qu'elle considérait comme le bien et le devoir était élevé, et que

si elle admirait grandement ceux qui agissaient d'après cet idéal, elle était pleine d'indulgence pour ceux qui n'y atteignaient pas."

" Son opinion des gens variait souvent, car elle était fondée sur les impressions du moment, et la dernière était généralement la plus favorable." La piété filiale n'a-t-elle pas aveuglé quelque peu l'honorable F. Leveson Gower ? Ce n'était vraiment pas par l'indulgence que se distinguait sa spirituelle mère. Une fois seulement elle la poussa peut-être un peu loin, et ce fut en faveur de lady Conygham, la favorite de Georges IV. Voilà qui surprend de la part d'une femme irréprochable, mais la cour d'Angleterre en était encore un peu au siècle de Louis XIV. Les temps sont bien changés !

Lord Ronald Gower, neveu de lady Granville, a donné dans ses charmants *Souvenirs*, une généalogie de sa double famille paternelle et maternelle, qui est un véritable "embarras" de ducs, de marquis, comtes, hommes d'Etat, portant les plus grands noms et possédant les plus colossales fortunes du Royaume-Uni ; et pour qu'il ne manquât rien à l'éclat de ces dynasties, les femmes les ornèrent de leur beauté, de leur esprit et la plupart de vertus reconnues.

Georges Granville, fils aîné du comte Gower, marquis de Stafford, épousa celle qu'on appelait "la comtesse-duchesse" Elisabeth, descendante des Bruce, héritière du comté de Sutherland en Ecosse, véritable prit royaume par son étendue. Fait duc de Sutherland et nommé ambassadeur près la cour de Louis XVI, Georges Gower, homme fort ordinaire, dut beaucoup à la beauté et à l'esprit de sa femme qui s'attacha sincèrement à l'infortunée Marie-Antoinette. Byron, qui s'y connaissait, disait d'elle en 1813 : " Elle est belle, et a dû être ravissante ; ses manières sont princières."

(A Suivre.)

La Mode

Nous constatons simplement, maintenant, les progrès que peut faire la Mode dans la note *ampleur*, puisque c'est là son défaut *mignon* cette année. Mignon, disons-nous, hélas ! ne devrions-nous pas dire encombrant, extravagant, exagéré, si la ligne simple de l'ensemble, l'exécution gracieuse, la coupe irréprochable ne se coalisaient pour atténuer ce caprice. Et puis les corsages sont tous si jolis, si séduisants comme tissus et comme garnitures, que nous n'osons plus proférer l'ombre d'un reproche.

Il ne nous reste qu'à choisir les plus charmants

modèles que nous rencontrons à chaque visite chez nos couturières en vogue, ou aux jours, "chic" de théâtre, pour vous les soumettre aussitôt.

Lundi dernier, à l'Opéra, nous croquions la silhouette d'une jolie blonde de dix-huit ans, rêvant dans sa loge, sans doute aux amours éternelles que la scène lui représentait. Sans coquetterie aucune, le buste légèrement incliné, l'éventail simplement appuyé sur le bord de velours rouge, elle nous parut séduisante par sa grâce et son attitude quelque peu idéalisées par une toilette blanche

* *Letters of Harriet Count Granville, 1810-1845, 2 vol. Longmans, Green & Co., London.*

vaporeuse qui lui seyait à ravir. Jupe en peau de soie blanche.

Corsage en mousseline blanche de soie plissée accordéon, dont le grand décolleté se bordait d'une guirlande de petites roses pompon, toutes rose tendre, formant un délicieux cordon s'harmonisant à la blancheur de la poitrine et des épaules. Les manches, deux énormes bouffants vagues et légers comme un souffle, également en mousseline de soie, laissant voir le haut du bras nu. Longs gants blancs de Suède mats. A la taille, entourée de satin blanc, une énorme touffe de roses roses, posée à gauche.

Auprès d'elle, une femme jeune encore, brune superbe et d'une beauté surprenante, attirait également tous les regards par l'élégance de sa toilette et de ses airs de reine. La mère sans doute.

Indiscrètement, nous avons aussitôt détaillé sa mise exquise, dont la simplicité apparente nous séduisit aussitôt. J'ai bien dit : *apparente*, car la richesse du brocart bouton d'or qui la composait n'était adoucie, en effet, que par la note simple générale. Rien à la jupe, mais quelle ampleur, quelle profondeur de godets, quel évasé du bas ! Il faut être très grande et d'un port de déesse, en vérité, pour supporter ces allures nouvelles de notre Fée la Mode. Le corsage, entièrement ajusté, décolleté légèrement sous une berthe de vieux point d'Alençon savamment ondulé tout autour des épaules, et ornée à gauche, du haut de l'épaule jusqu'au milieu du devant, de trois nœuds Louis XV en diamants retenant une double chaîne de perles venant s'agrafer à gauche à la taille sous un quatrième nœud de diamants. Les manches, de gros ballons énormes, amples et bien soutenus... Quel régal pour les yeux ! Aussi m'a-t-il paru tout naturel de vous faire partager ma gourmandise en vous y intéressant également. Le lendemain, chez une de nos couturières, l'on nous montrait, pour jeune fille de 20 ans, une autre toilette de mousseline brodée à jours, faite pour conduire le cotillon d'un très beau bal. Ce tissu charmant est encore une des créations de cet hiver, comme je vous l'ai dit précédemment. Jupe ample, entièrement brodée à jours (comme les vieilles broderies anglaises), se posant sur transparent assorti au cordonnet de soie qui forme la broderie ; ici il est ciel. Et, à ce propos, je ne peux m'empêcher de constater le grand nombre de jolies robes de velours dans les notes foncées, que j'ai remarquées depuis quelque temps dans l'assistance qui se pressait aux mariages élégants. Après la bienheureuse toilette de soie noir qui se prête à toutes les circonstances, il n'y a pas de robe plus utile que ces robes de velours, dont on peut varier les emplois autant que les garnitures, et qui trouvent moyen, même quand on est fatiguée de les porter, de nombreux services ; mais n'empêtons pas sur l'art d'accommoder

les restes. Il peut être blanc, crème ou rose ; ces trois teintes sont les plus demandées et les plus distinguées comme toujours. Le corsage se contente d'un décolleté carré festonné au bord ; il est vague devant et comme noué sur les épaules, ou plutôt au creux de l'épaule de chaque côté devant et derrière, fournissant ainsi une bretelle drapée sur le haut de l'épaule. Le dos est tendu d'un seul morceau, et les manches d'énormes ballons éventailés resserrés sous une épaulette en forme et toute brodée. La ceinture, un double ruban de satin ciel, qui se noue à doubles coques sur les côtés et fournit un flot derrière.

Finissons par une toilette sérieuse et distinguée, que nous avons vue dernièrement à un très brillant mariage.

Cette toilette, portée par la mère d'une des amies de la mariée, était en velours fuchsia. Jupe d'allure nouvelle, à maints godets dans le bas, ornée sur le côté d'un ruban de satin assorti coulissé dans une dentelle pailletée. Le corsage, en mousseline de soie noir, sur transparent fuchsia, s'ornait, au milieu du devant, d'un étroit bouillonné de velours, et se garnissait de devants de boléro de dentelle pailletée moulant le buste. Ceinture et cols drapés de velours ; manches en biais, très amples du haut, tout de velours.

CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c a boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, Rue St-Denis, Montreal.
Coin Ontario.

Portraits de tous genres à l'huile, au crayon, pastel, etc., agrandis d'après de petites photographies.

TELEPHONE BELL, 7283.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D.

A. LEMIEUX

CHIRURGIEN-DENTISTE,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

LE BAIN RUSSE

AUX BAINS LAURENTIENS.

LE PLUS EXQUIS DE TOUS LES BAINS.

LE JOUR DES DAMES est le lundi de 9 a.m. à 1 heure de l'après-midi. On sollicite une visite à la *SALLE RAFRAICHISSANTE* et aux nouvelles chambres privées que la Compagnie des Bains Laurentiens met à la disposition de sa clientèle élégante.

MARCHANDISES ♦ D'HIVER

N'attendez pas au dernier moment avant de vous décider sur l'achat d'un costume pour . . .

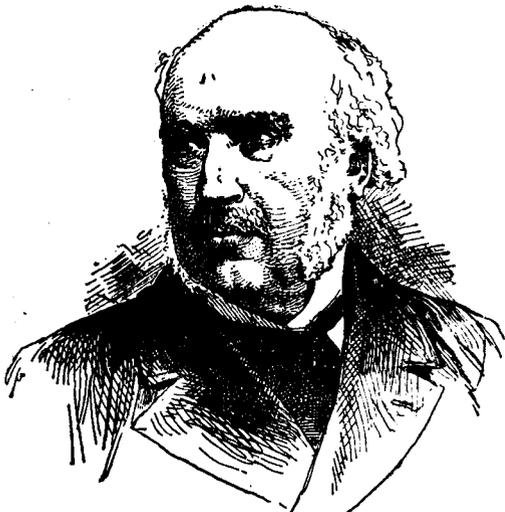
La Saison d'Hiver.

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

L. G. de TONNANCOUR, TAILLEUR POUR DAMES,
8 Cote St. Lambert, Montreal.



JULES SIMON.

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, d'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez tous les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins.

Pour Circulaires descriptives, etc., adressez :

LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls Agents au Canada pour Mariani & Cie., de Paris, et le Champagne Gold Lack Sec.

28 et 30 rue de l'Hopital - MONTREAL

Je remercie M. Mariani au nom de nos orphelins du sauvetage de l'enfance.

JULES SIMON.



Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

WALTER BAKER & CIE

Les plus grands manufacturiers de

COCOAS et CHOCOLATS



Pur et de premier ordre sur ce continent

Ont reçu les plus hautes récompenses aux grandes

EXPOSITIONS

Industrielles et de Produits Alimentaires d'Europe et d'Amerique.

A l'encontre du procédé Hollandais on n'emploie pour sa préparation ni alkalis, ni produits chimiques. Leur délicieuz.

COCOA A DEJEUNER

est absolument pur et soluble, et coûte moins qu'un sou la tasse. En vente dans toutes les épiceries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

ANNONCE LINDSAY.

Ne vous étonnez pas si nous vendons nos pianos à bon marché, c'est que nous n'avons pas de commission à payer ni aux professeurs de pianos, ni aux agents, etc. Venez directement à nos salles, nous vous donnerons satisfaction en vous procurant des instruments de \$25 à \$800.

C. W. LINDSAY,

Importateur de

PIANOS ET ORGUES

Salles : 2268, 2270 et 2272

RUE STE. CATHERINE,

☞ N.B.—Nous avons deux magnifiques pianos droits de J. & C. FISHER, manufacturiers de New York, que nous vendrons pour \$400.00 comptant ou \$450.00 à \$10.00 par mois. Ceci est \$100.00 de réduction sur le prix de ces pianos. Ne laissez pas échapper cette chance.